

DIEU ET MOI
ESSAI AUTOBIOGRAPHIQUE

DANIEL GARNEAU © 2013-2015

www.savoiretcroire.ca

Le 16 novembre 2015

À tous ceux qui m'ont aidé ou que j'ai aidé à mieux connaître qui Dieu est...

Table des matières

PRÉSENTATION SOMMAIRE.....	6
de l'auteur.....	6
de l'oeuvre	7
ANCRES ET RÉCIFS	8
Job 19:23-24 : Une prière pour que mon histoire soit un jour connue	8
Job 19:25-27 : Le Rédempteur de Job est aussi le mien	9
Esdras 7:10 : Le désir d'étudier, d'appliquer, d'enseigner la Parole	10
Éphésiens 3:14-21 : La capacité d'aimer autrui comme Dieu le veut ?	12
Éphésiens 1:1-23 : Une prise de conscience de mon identité en Christ	14
Éphésiens 3:18-19 : Me savoir aimé de Dieu, la clé pour aimer autrui	15
Daniel 4:1-37 : La difficulté d'admettre l'action de Dieu en ma faveur	16
Éphésiens 1:3-14 : Même quand mon cœur est ailleurs, Dieu est là	17
Aimer les yeux ouverts	18
D'une vacillation dans mon rapport à la Bible... ..	20
... vers une hésitation quand à mon identité	21
Suis-je chrétien vraiment ?.....	22
AVANT MOI ET AUTOUR DE MOI	24
Une béance	24
Ma famille paternelle	24
Mes parents	26
Ma famille d'accueil.....	27
MES DÉBUTS DANS LA VIE	28
Ma petite enfance	28
Mon enfance jusqu'à la préadolescence	29
Les pensionnats et la polyvalente.....	35
MA VIE ADULTE À GRANDS TRAITS.....	37
Les Forces armées canadiennes.....	37
Mes premiers contacts avec les textes bibliques	39
Mes premiers élans vers Dieu	40
Mes premiers pas vers la foi chrétienne	41
Mon engagement définitif envers Dieu.....	42

Pasteur en formation, puis pasteur	44
Lettre de démission du ministère pastoral	47
Lettre à nos amis des Églises du Canada anglais	48
Ma vie postpastorale dans des milieux séculiers	49
Les milieux chrétiens fréquentés au fil des ans	52
INTÉGRATION SPIRITUELLE.....	56
Ma relation intrasubjective avec Dieu aujourd'hui	56
Un Dieu personnel qui s'est révélé aux humains !	59
Quel savoir Dieu a-t-il révélé ?	62
Qui suis-je par rapport à Dieu ?	66
Antidote contre la culpabilité	68
Prendre le fruit pour l'arbre ?	70
De ce que l'on apprend, oublie et réapprend	73
Comment considérer la spiritualité chrétienne ?	74
Quelle place occupent les Écritures dans cette vision de la vie ?	78
Où l'expérience personnelle s'inscrit-elle dans cet ordre des choses ?	80
Un meilleur éclairage sur cette même expérience vécue ?	85
Quelle est donc la clé du bonheur pour moi qui suis en Jésus-Christ ?	87

Sources des citations bibliques

Sauf indication contraire, les citations de la Bible sont tirées de la traduction des textes hébreu et grec par Louis Segond, nouvelle édition de Genève 1979, intégrée à *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur* de la Société Biblique de Genève (2006).

PRÉSENTATION SOMMAIRE

de l'auteur

En 1976, après une enfance et une adolescence troubles, M. Garneau s'est converti à Christ, alors qu'il était policier militaire dans les Forces armées canadiennes. Sur le conseil de son pasteur à l'époque, il reprend et termine ses études secondaires abandonnées.

En juillet 1980, il se marie à Nellie, dont il aura deux filles, Anne-Michèle et Sara, puis à l'automne de la même année, il entreprend une formation théologique et pastorale au London Baptist Bible College and Seminary (Ontario, Canada), fusionné depuis avec le Heritage Theological Seminary, d'où il obtient son baccalauréat en théologie en 1984.

De 1976 à 1986, M. Garneau s'engage comme bénévole sans expérience dans un programme structuré par le Séminaire baptiste évangélique du Québec (SEMBEC). Il se voit confié divers ministères, dont ceux d'initiation à la foi, d'animation de groupes de partage ou d'enseignement biblique dans des classes du dimanche, puis de prédication. Une fois terminé son baccalauréat en théologie en 1984, il devient pasteur stagiaire à Québec, puis pasteur responsable de l'Église évangélique baptiste de Québec-Est et titulaire de deux cours à l'École théologique baptiste de Québec.

En 1986, M. Garneau quitte le ministère pastoral, mais demeure membre actif d'une Église locale évangélique : *l'Assemblée Chrétienne Bonne Nouvelle*, jusqu'en 1998, puis de la *Communauté Chrétienne des Deux-Rives*, jusqu'à ce jour. Il entreprend une carrière en informatique qui le conduira à devenir conseiller en gestion et rédacteur principal bilingue de textes techniques pour CGI, une multinationale québécoise.

Poursuivant des études en communication à la Télé université (B Com, 1995) et en formation à distance (MA, 2011) à l'université du Québec à Montréal (UQAM), M. Garneau prend la mesure des présupposés dominants de la culture contemporaine qui ont cours dans ces milieux universitaires. Son mémoire de maîtrise est constitué du récit et de l'interprétation de son parcours éducatif appuyés sur les herméneutiques littéraires et philosophiques reconnues dans le monde séculier. Dans son mémoire à l'UQAM, M. Garneau se présentait comme chrétien et effleurait certaines dimensions clés de sa foi.

Le présent essai autobiographique est l'une des extensions annoncées dans les pages dudit mémoire.

de l'oeuvre

Dans le présent essai autobiographique, intitulé *Dieu et moi*, M. Garneau relate le parcours de sa foi depuis une enfance et une adolescence troubles vécues à Québec et dans des pensionnats dans les années 1950-1960. Il y décrit sa conversion au Christ des Écritures, échelonnée entre 1970 et 1977, puis les quatre mouvements qui ont caractérisé son engagement chrétien au fil des ans : d'abord un espoir sans borne, ensuite une attitude d'exigence envers Dieu suivi d'un profond découragement face à lui-même, puis enfin, ce qu'il nomme une période d'intégration spirituelle, où il a appris à jouir du calme intérieur accessible à tous ceux ou celles qui placent leur confiance au Seigneur Jésus-Christ.

L'une des dimensions importantes de cette œuvre consiste pour M. Garneau à présenter son rapport aux Écritures. Il y traite des obstacles rencontrés et des percées vécues dans sa foi. Il aborde la réinterprétation de textes qui fondaient son espoir. Cette dernière fournit un cadre interprétatif et le contexte existentiel à un essai de théologie pratique, *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* dont M. Garneau est également l'auteur. Il y explore les fondements sur lesquels s'appuyer pour adhérer aux Écritures comme Parole de Dieu et source crédible de vérité pour vivre sa foi aujourd'hui.

D'où ce parcours de foi s'ouvre-t-il sur des passages bibliques qui ont orienté la vie de l'auteur ou auxquels il s'est rattaché comme à une ancre pour éviter la dérive dans les pires moments. Ces tableaux de l'âme donnent un aperçu de son univers intérieur au fil des ans et sont suivis d'une narration des événements de sa vie qui ont eu une incidence sur le parcours de sa foi. Le dernier chapitre, *Intégration spirituelle*, présente les fondements subjectifs et objectifs de la foi chrétienne de l'auteur sans se désister devant quelques ambivalences auxquelles il n'a pas nécessairement trouvé de réponse.

ANCRES ET RÉCIFS

Job 19:23-24 : Une prière pour que mon histoire soit un jour connue

Le présent essai autobiographique est né d'un grand désarroi dans le contexte duquel j'en vins à transformer en prière pour moi le souhait exprimé par Job :

« Oh! je voudrais que mes paroles soient écrites, qu'elles soient écrites dans un livre; je voudrais qu'avec un burin de fer et avec du plomb elles soient pour toujours gravées dans le roc... » (Job 19:23-24).

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis que j'ai adressé cette prière à Dieu, sans trop savoir ce qu'il en adviendrait. Avec le recul, je comprends un peu mieux la nature des tensions que je n'arrivais jadis pas à résoudre dans mon effort de vivre la foi. Je me pose toutefois des questions encore aujourd'hui concernant ma relation avec Dieu. J'ai donc choisi d'écrire ce livre pour accroître ma propre compréhension de l'ensemble de mon parcours comme chrétien – de ma naissance à ce jour. *C'est sous l'angle de l'appel de Dieu envers moi et de ma réponse à cet appel que je compte explorer ma foi chrétienne, dans un texte que je tenterai de centrer sur les dimensions essentielles.*

Au moment d'en amorcer l'écriture, à l'automne 2010, j'ignore si cet essai autobiographique sera lu à l'extérieur du cercle intime des membres de ma famille, de mes amis et de ma communauté de foi. Il me semble simplement que le temps est venu pour moi de me mettre à cette tâche. Je tiens à préciser qu'au début, c.-à-d. lorsque ce projet prenait forme, vers la fin des années 1980, j'y voyais une lointaine possibilité pour laquelle je voulais malgré tout me rendre apte, ce que je fis tout au long de ma vie, en lisant beaucoup et en m'exerçant à l'écriture sous toutes ses formes. J'en vins ultimement même à être en situation concrète de m'exercer au travail réflexif exigé par l'autobiographie dans le cadre d'une maîtrise, puis d'un mémoire de maîtrise, en formation à distance (FAD), réalisés à la Télé-université (Téluq), l'université à distance de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) – de septembre 2006 à novembre 2011.

Mais paradoxalement et peut-être ironiquement, cette formation à l'autobiographie dans un cadre universitaire séculier a été entreprise bien après que j'aie renoncé au projet d'écrire un jour l'histoire de mon parcours de foi chrétienne, ne la croyant plus pertinente. C'est dans ce dernier contexte que je me suis enfin rendu compte qu'une telle entreprise à

caractère réflexif et autobiographique pourrait s'avérer utile pour m'aider à déterminer l'orientation de ma propre vie à compter de maintenant.

Aujourd'hui, je m'estimerais heureux si la lecture de ce livre – ni récit pur, ni strictement essai¹, parfois journal de bord ou même journal intime – s'avérait enrichissante pour des lecteurs qui, ne me connaissant pas, comprennent la vie un peu comme moi : Dieu aide ceux qui le veulent à mieux le connaître tout au long de leur vie. Qui plus est, je me sentirais comblé, si cet essai pouvait aussi en aider d'autres à cheminer vers la foi en celui que Jésus appelait son Père, envers ce Dieu personnel qui invite à répondre « oui » à l'amour qu'il ne cesse d'offrir à chacun d'entre nous, méchants ou bons.

Mon histoire et l'interprétation que j'en fais dans ces pages constituent une forme d'autobiographie réflexive que je nomme essai autobiographique. J'emprunterai librement à divers genres littéraires et styles d'écriture, selon les besoins. J'inclurai, par exemple, des extraits de lettres ou de journaux intimes produits durant les périodes concernées. D'où le titre du présent livre : *Essai autobiographique. Dieu et moi.*

Job 19:25-27 : Le Rédempteur de Job est aussi le mien

Je ne dispose pas encore de plages systématiques de temps que je puisse consacrer à cet essai autobiographique. Six mois se sont écoulés depuis que j'ai écrit le paragraphe précédent². Au moment de reprendre la tâche, le jour de mes soixante ans, au printemps 2011, deux choses m'étonnent. Je ne me souviens plus avoir écrit l'introduction qui précède. Je croyais m'en être tenu à faire la synthèse de lettres reçues dans mon enfance et adolescence, puis d'une partie de mes journaux intimes, afin de rendre utilisable le matériel autobiographique dont je disposais déjà – en vue d'élaborer le présent projet d'écriture. Pourtant ce que j'ai écrit il y a six mois ressemble tellement à ce que j'ai à cœur d'écrire en reprenant la tâche. J'en conclus que nulle autre introduction, nul autre point de départ ne conviendrait mieux que celui auquel je reviens constamment.

¹ Voir Robert Vignault (1994), *L'écriture de l'essai*, Montréal : Essais littéraires l'Hexagone, 333 pages. Ma compréhension de l'essai provient de la trace laissée en moi par la lecture de l'oeuvre à sa publication. L'essai représente pour moi un genre littéraire où les questions sont plus importantes que les réponses et où l'auteur peut se permettre d'explorer les questions qui l'habitent sans nécessairement en résoudre l'énigme.

² Nonobstant l'ajout d'une réflexion sur comment me référer à mon récit et aux interprétations que j'en fais ?

J'ai également oublié que la prière de Job pour que ses paroles soient écrites dans un livre (Job 19:23-24, cité plus haut) est immédiatement suivie des paroles suivantes :

« Mais je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, il se lèvera; après que ma peau aura été détruite, moi-même je contemplerai Dieu. Je le verrai, et il me sera favorable; mes yeux le verront, et non ceux d'un autre; mon âme languit d'attente au-dedans de moi » (Job 19:25-27).

Ces deux passages – Job 19:23-24 et Job 19:25-27 – habitent en moi depuis des années. Il est impossible que je n'aie pas déjà su qu'ils sont liés l'un à l'autre, car j'ai l'habitude de considérer les passages bibliques qui me touchent dans le contexte global dans lequel ils s'inscrivent. J'en retrouverai des traces en parcourant les notes dont je dispose sur les textes de la Bible qui m'ont touché tout au long de la réalisation du présent projet. Mais au moment où je reprends la tâche d'écrire mon récit, c'est sous la forme d'entités distinctes que ces passages coexistent en moi : la prière de Job pour que son histoire soit dite (Job 19:23-24); puis sa confiance en un rédempteur vivant pour lui maintenant – un rédempteur qu'il verrait de ses yeux une fois qu'il aurait personnellement traversé l'étape de la mort (Job 19:25-27).

Mon rédempteur est vivant et comme Job je le verrai dès que je serai mort. C'est Lui qui m'a permis d'acquérir une formation à l'écriture autobiographique dans le cadre du mémoire de maîtrise que je suis à peu près sur le point de terminer – formation qui m'a donné accès à un grand nombre de modèles possibles pour sa forme et son fond. J'écris ces lignes, rappelons-le, au printemps 2011, alors que mon mémoire de maîtrise en formation à distance (FAD) est en phase de révision en vue de son dépôt final.

Esdras 7:10 : Le désir d'étudier, d'appliquer, d'enseigner la Parole

Autre chose encore m'étonne au moment de poursuivre cette tâche d'écriture autobiographique : la possibilité de structurer mon récit autour des passages bibliques qui ont été parmi les plus marquants de mon existence. L'idée m'est venue en lisant sur la construction d'autobiographies où aucun détail personnel n'était révélé, ce qui n'empêchait pas le lecteur attentif de distinguer le type de personne qu'était l'auteur. La

clé se trouvait dans les choix de ce dernier quant aux événements qu'il souhaitait narrer ou commenter et aux précisions qu'il apportait sur son œuvre ou sur ses autres écrits.

Par exemple, les mémoires de Thomas Jefferson sont considérés par Cox (1980)³ comme une autobiographie malgré l'absence de détails concernant sa famille, ses relations amoureuses ou des éléments de sa personnalité étrangers à son œuvre politique. Pour découvrir et comprendre qui était l'homme à travers cette biographie il faut être attentif aux données historiques où Jefferson donne à voir ses propres préoccupations. Il importe que Jefferson ait présenté le texte de la constitution des États-Unis tel qu'il l'avait écrit et qu'il commente les ajouts et retraits qui ont précédé son adoption politique. L'on apprend non seulement que le texte originel de Jefferson éliminait l'esclavage de la structure économique et sociale américaine, mais qu'il la considérait comme un mal.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi intimement associé à des passages des Écritures et à quelques autres textes que se présente la manière la plus simple et la plus directe pour commencer mon essai autobiographique, centré sur les éléments les plus importants. Si cette structure thématique surtout axée sur des passages bibliques se prête bien à une première auto-présentation, c'est à cause de la place centrale que la Parole de Dieu a occupée dans ma vie pendant plusieurs années. Cette centralité se trouve illustrée par le verset biblique que j'ai choisi comme thème de mon ministère pastoral et par lequel je me suis identifié dans l'album des finissants pour l'année 1984 au séminaire théologique :

« Car Esdras avait appliqué son cœur à étudier et à mettre en pratique la loi de l'Éternel, et à enseigner au milieu d'Israël les lois et les ordonnances »
(Esdras 7:10).

Au moment de graduer, en avril 1984, à 33 ans, je nourrissais encore l'espoir qu'un jour ma vie correspondrait à l'idéal de sainteté qui me servait de guide. Je croyais que par l'étude de la Parole et par les efforts soutenus pour mettre en œuvre ce que j'en découvrirais année après année, je parviendrais à un degré de maturité dont je serais fier. Mais ce jour tardait d'arriver. Après ma graduation, je devins assistant-pasteur d'une

³ J. M. Cox (1980), « Recovering literature's Lost Ground Through Autobiography », dans J. Olney (éd.), *Autobiography: Essays Theoretical and Critical*, Princeton University Press, New Jersey, p. 123-145.

Église, puis l'on me confia la responsabilité de fonder une petite Église locale et, plus tard, d'enseigner aussi quelques cours à temps partiel au séminaire théologique de la région. J'étais très engagé dans toutes les responsabilités pastorales qui m'incombaient et m'efforçais du mieux possible de mettre en pratique ce que j'apprenais et enseignais.

Éphésiens 3:14-21 : La capacité d'aimer autrui comme Dieu le veut ?

Mon ministère portait fruit. Mon enseignement biblique était apprécié de la part des membres de mon Église et des séminairiens à qui j'enseignais un cours sur les particularités baptistes, un autre sur l'initiation d'autrui à la foi chrétienne. Par contre, les transformations spirituelles tant espérées continuaient de me paraître plutôt inaccessibles. Je ne comprenais pas que Dieu bénisse mes activités ministérielles et réponde à mes besoins matériels, sans agir dans l'intimité de mon âme comme je souhaitais qu'Il le fasse.

Je pusai un grand encouragement d'une prière de Paul pour les Éphésiens dans laquelle il me sembla trouver la réponse aux aspirations non comblées qui m'habitaient :

« À cause de cela, je fléchis les genoux devant le Père, de qui toute famille dans les cieux et sur la terre tire son nom, afin qu'il vous donne, selon la richesse de sa gloire d'être puissamment fortifiés par son Esprit dans l'homme intérieur, en sorte que Christ habite dans vos cœurs par la foi; étant enracinés et fondés dans l'amour, que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour de Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu.

« Or, à celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à lui soit la gloire dans l'Église et en Jésus-Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles ! Amen ! » (Éphésiens 3:14-21).

Je m'appropriai cette prière, la faisant mienne, considérant que je pouvais faire confiance à Dieu pour qu'il produise en moi la maturité que Paul demandait pour ceux à qui était destinée cette lettre. J'ai transformé ma compréhension en un message biblique présenté dans deux Églises locales du Québec et deux de l'Ontario entre novembre 1985 et août 1986. Le message s'intitulait *Enfin... un homme de Dieu*. J'insistais sur deux

conditions essentielles pour celui qui tend vers la sainteté, ce que j'appelais « devenir un homme ou une femme de Dieu » : comprendre ce que Dieu peut et veut faire en lui ou en elle (Éphésiens 3:14-19); croire que Dieu le fera effectivement (Éphésiens 3:20-21).

Il me semblait que cette prière de Paul pour les Éphésiens devait être indicative d'une certaine compréhension de la volonté de Dieu non seulement envers les Éphésiens en particulier, mais aussi envers tous ceux qui croient, en tout lieu et en toute époque. Je croyais donc pouvoir appliquer à moi-même et à mes auditeurs les contenus de la prière de Paul comme s'il s'agissait de ce que Dieu peut et veut faire pour chacun d'entre nous.

Je voyais la nécessité de comprendre ce que Dieu peut faire pour nous comme fondé dans une meilleure connaissance de ce que nous pouvons nous attendre que Dieu nous donne (« Je fléchis les genoux afin qu'il vous donne... ») : **sa force** (« d'être puissamment fortifiés par son esprit dans l'homme intérieur »); **sa communion** (« en sorte que Christ habite dans vos cœurs par la foi »), **son amour** (« étant enracinés et fondés dans l'amour »), **sa personnalité** (« que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu »).

Quant à ce qui est de croire que Dieu le ferait, deuxième partie structurale de ce sermon, je me fondais sur le connecteur grammatical « or » qui, selon l'exégèse que j'en avais faite de l'original grec, rattachait à la prière que Paul venait de faire pour les Éphésiens (Éphésiens 3:14-19) un rappel de la nature infinie du pouvoir de Dieu dans la vie des êtres humains (Éphésiens 3:20-21) : « Or, à celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de tout ce que nous demandons ou pensons, à lui soit la gloire dans l'Église et en Jésus-Christ, dans toutes les générations, aux siècles des siècles ! Amen ! ».

En particulier, je m'attendais de la part de Dieu, à ce qu'il produise en moi l'amour dont il était question en plein cœur de cette prière (Éphésiens 3:17-19) de Paul. Je me sentais défaillant dans la manifestation concrète de mon amour envers autrui et considérais transformatrice une pleine compréhension de la nature de l'amour de Dieu. Quelques années après que j'aie quitté le ministère pastoral, lorsque je partageai dans mon Église mon interprétation de ce texte des Écritures, une participante me fit remarquer que

ce dont il était question dans ce passage biblique était avant tout de la compréhension de l'amour que Dieu a envers nous. Ce n'est que vingt ans plus tard environ, soit en 2008, que j'ai été en mesure d'acquérir une compréhension fondée en expérience de cette interprétation qui m'avait initialement tout à fait échappé, que l'amour que l'on a pour autrui passe par l'amour que Dieu a pour nous. La compréhension que l'on a de la première ne peut être dissociée de la compréhension que l'on a de la seconde. Le sentiment d'être aimé par Dieu constitue une source, pour ne pas dire une ressource, sans laquelle l'on ne peut aimer ceux qui nous entourent à la manière dont Dieu nous y invite.

Éphésiens 1:1-23 : Une prise de conscience de mon identité en Christ

Lorsque je relis mes notes du sermon présenté en 1985 et 1986, je constate que l'enseignement que je donnais à cette époque rattachait la prière de Paul en Éphésiens 3 à celle d'Éphésiens 1 où, la relation du croyant à Dieu est d'ordre personnelle et cosmique. Ce qui me frappe le plus ces dernières années est ma position d'héritier de Christ, le Roi régnant. Les prières de Paul m'apprennent qui je suis : fils de celui qui détient le pouvoir et l'autorité sur tout ce qui a existé, existe et existera. Quelles que soient les catégories qui fondent la compréhension de la réalité – le visible et l'invisible, le matériel et l'immatériel, le naturel et le spirituel, le rationnel et l'irrationnel, l'immanence et la transcendance, le sociologique et le psychologique, le politique et le personnel – Christ y règne. C'est de ce royaume que nous sommes héritiers, c'est de son Père que nous sommes Fils, c'est à cet ordre de réalité que nous appartenons, que j'appartiens !

Si Dieu règne sur tout, si Christ est Roi suprême, si nous sommes ses Fils, il s'ensuit que nous participons au pouvoir et à l'autorité de ce royaume-là dont il est le Chef. C'est sous cet angle que je me suis réapproprié, en 2008, les propos que Paul tient dans sa lettre aux Éphésiens. Je suis un prince sous l'autorité du Roi suprême et régnant. Mais qu'en est-il d'un prince ? Peut-on l'enfermer dans un cachot, le priver de nourriture, tenter de lui faire tout à fait perdre de vue l'autorité et la puissance dont il dispose en vertu de son lien de filiation avec le Roi ? Très certainement, puisque cela m'est arrivé. Ma libération de cette prison virtuelle est venue comme un don, vécu en expérience

comme l'invitation à une transformation dans ce qui meublait ma pensée, puis sous forme d'une conscience croissante de la présence concrète de Dieu en moi et autour de moi.

J'en vins à nourrir de plus en plus cette façon de comprendre mon identité de fils du Roi, de prince du Royaume, d'une personne qui peut adresser au Roi mon Père des missives très spécifiques orientés dans les intérêts de ce Règne qui est le Sien.

Éphésiens 3:18-19 : Me savoir aimé de Dieu, la clé pour aimer autrui

L'amour de Christ qui « surpasse toute connaissance » (Éph. 3:19) à propos duquel Paul prie pour que nous en comprenions « la longueur, la profondeur et la hauteur » (Éph. 3:18) est celui manifesté par Dieu envers moi avant d'être celui que je manifeste envers autrui. Vers 1986 et 1987, j'en étais venu à accorder plus de poids à ma difficulté de manifester l'amour de Dieu envers autrui que dans le fait que Dieu m'aime. Je crois aujourd'hui que cette dimension de ma spiritualité chrétienne a contribué de manière importante à ce que je me sois cru dans l'obligation de délaisser mon ministère pastoral. Je crois que cette perspective a contribué à ce que j'aie plusieurs années l'impression de piétiner spirituellement, puis à ce que je finisse par perdre espoir.

Cette manière de comprendre mon rapport à Dieu et aux autres fut brisée en 2008, époque à partir de laquelle je ne voyais plus mes fautes comme sources de culpabilité, mais plutôt comme l'occasion de remercier Dieu immédiatement parce que Sa grâce envers moi était plus grande et plus importante que n'importe lequel de mes écarts entre ce que je savais être bien et ce que je faisais effectivement. Les mots avec lesquels j'aime en parler aujourd'hui me sont venus par la découverte en 2010 et 2011 de Paul Tillich. Pour lui, le message du salut, en Jésus Christ, par la foi seule, peut être compris comme une invitation au courage d'accepter d'être accepté malgré que l'on se sache inacceptable⁴.

Voilà donc où j'en suis aujourd'hui, alors que j'entreprends d'écrire le récit de mon parcours spirituel depuis ma naissance. Je l'ai structuré jusqu'ici autour de quelques tableaux représentant des moments clés de comment j'ai vécu ma foi, comment je me

⁴ Paul Tillich (1999), *Le courage d'être*, trad., J-P LeMay, Paris/Montréal/Québec, Cerf/Labor et Fidès/PUL, 183 p.

comprenais ou me comprends au regard de Dieu. L'événement déclencheur ayant été le désir d'écrire un jour mon histoire afin qu'elle soit profitable à d'autres (Job 19:23-24).

Daniel 4:1-37 : La difficulté d'admettre l'action de Dieu en ma faveur

En relisant mon mémoire de maîtrise en formation à distance, je suis frappé d'un passage où je dis éprouver une difficulté à reconnaître que les réponses que j'obtiens de Dieu dans la prière viennent véritablement de Dieu, de sorte que le doute s'intègre à la foi dans cette situation. J'ai d'ailleurs exprimé cette même difficulté à plusieurs reprises à mes proches, aux membres de ma communauté de foi, précisant presque chaque fois que je fais un choix conscient d'interpréter que dans telle ou telle situation Dieu a agi.

Lorsque je partageais cette caractéristique de ma vie intime de prière, je mettais aussi l'accent sur la conscience que ma prière ou que ma compréhension des événements subséquents avaient pu être mal orientés et que je ne voulais pas lier Dieu à mes erreurs. Cette attitude m'a aidé à prier et à m'approprier les réponses de prière malgré tout. Elle semble aussi avoir inspiré au moins une autre personne de mon groupe de discussion biblique qui disait récemment avoir choisi d'interpréter un événement précis comme la réponse d'une prière qu'elle avait faite à Dieu. Mais au moment d'écrire ces lignes, je me demande s'il ne s'agissait pas là d'une étape dans mon parcours de foi que je m'appête à dépasser maintenant, compte tenu de ce que j'écirai dans un moment sur Daniel 4.

Le dimanche 22 mai 2011, en écoutant une homélie dominicale de notre pasteur sur la gloire de Dieu comme mission fondamentale de tout chrétien associée à l'Épître aux Éphésiens, je fus frappé par l'histoire de Nebucadnetsar mentionnée en appui. Je me suis demandé si l'histoire de ce roi racontée en Daniel 4 n'était pas aussi un peu la mienne et si ma difficulté à reconnaître l'intervention de Dieu suite à mes prières n'était pas un peu du même ordre : rendre ou ne pas rendre gloire à Dieu pour ce qu'Il fait. En écoutant l'histoire de Nebucadnetsar, je me disais que celui-ci était sans doute conscient de sa contribution concrète dans les succès dont jouissait son règne. C'est normal, ai-je pensé, car très souvent Dieu choisit d'agir à travers les actions naturelles des hommes. Or justement, lorsque je demande à Dieu de répondre à un besoin, et que Sa réponse s'inscrit en toute apparence dans le cours naturel de la vie, ne suis-je pas devant une situation du

même ordre ? une difficulté de rendre gloire à Dieu ? N'était-ce pas aussi une dimension importante de la manière dont je vivais et comprenais mon ministère pastoral, ne comprenant pas toujours très bien que Dieu agissait à travers mes actions quotidiennes ?

Cette réflexion m'a tellement réjoui qu'il m'a semblé important de ne pas la laisser se perdre sans la consigner par écrit dans les pages du présent essai autobiographique. Ma joie ici est celle d'une compréhension renouvelée de la manière dont Dieu agit bien souvent à travers ce que nous humains faisons spontanément par souci de Lui plaire, mais surtout du constat qu'avec la repentance de Nebucadnetsar est venu le pardon de Dieu. Je trouve réconfortant de savoir que lorsque je reviens vers Dieu, il m'accueille moi aussi, même après que j'aie choisi de le bouder ou de l'ignorer pour une longue période.

Éphésiens 1:3-14 : Même quand mon cœur est ailleurs, Dieu est là

C'est la deuxième fois cette année que l'on me demande de faire une lecture publique d'un passage d'Éphésiens lors de la célébration dominicale mensuelle de l'ensemble de ma communauté de foi. La première fois, il s'agissait de lire Éphésiens 3:14-21, j'en étais très touché. Cette fois je lis Éphésiens 1:3-14, mais je me sens tout agité intérieurement, à un point tel que, dans mes lectures préparatoires, le matin même, le texte ne rejoignait ni mon cerveau ni mon cœur. J'ai demandé à Dieu qu'Il agisse malgré tout à travers cette lecture biblique. Le moment venu, je me suis avancé au micro et j'ai invité l'assemblée à rendre gloire à Dieu en s'inspirant des paroles de ce texte qui s'annoncent au verset 3 comme une prière de Paul.

Une situation de ma vie familiale m'avait rendu inquiet. Perdrions-nous des acquis importants au plan des relations interpersonnelles entre nous ? Notre bonheur acquis de longue lutte se verrait-il compromis par les circonstances fâcheuses qui semblaient vouloir se dessiner devant nous ? J'invoquai Dieu avec ces préoccupations. Les événements qui s'ensuivirent immédiatement furent très rassurants et j'y vis une réponse de Dieu à mes suppliques. J'y détectai une intervention directe et immédiate de sa part.

J'avais l'impression d'avoir franchi une étape importante dans ma compréhension de ces dimensions de ma vie que sont la prière et la confiance en Dieu : Lui rendre gloire en reconnaissant son action et en rendant témoignage de son œuvre en notre faveur. Je me suis également laissé interpellé par l'interprétation de l'Épître aux Éphésiens proposée par notre pasteur. Il mettait de l'avant comme mission pour chaque croyant de glorifier Dieu, de le faire publiquement, et de tirer de Lui tout notre bonheur, s'appuyant aussi sur la formulation proposée au XVII^e siècle à même le catéchisme de Westminster. N'est-ce pas ce qu'a fait Nebucadnetsar dans le récit qui en est fait à la première personne en Daniel 4 ? N'est-ce pas ce que pourrait s'avérer être le présent essai autobiographique ?

Aimer les yeux ouverts

Je me suis rendu compte pendant nos vacances de l'été 2011, surtout passées en Nouvelle Écosse et à l'Île-du-Prince-Edward, qu'il existe chez moi quelque chose comme une tendance à projeter sur autrui les qualités que j'aimerais trouver en cette personne ou en ce groupe de personnes à un moment donné de mon existence. Lorsque cette attente, envers personne ou groupe, se trouve déçue, je ressens une sorte de bouleversement intérieur difficile à décrire. Il me semble avoir détecté en moi les traces de la présence d'un tel phénomène dans plusieurs contextes institutionnels et interpersonnels distincts.

Tout se passe comme si j'aborde certaines relations nouvelles en attribuant aux personnes des qualités que je souhaitais trouver en elles, sans qu'elles les aient nécessairement. J'apprécie alors ces personnes en partie parce que je les perçois à travers le filtre de ces vertus que je leur suppose. Lorsque je finis par me rendre compte que ces caractéristiques ne leur appartiennent pas, je vis une déception qui transforme les émotions agréables ressenties jusqu'alors en émotions désagréables. Plutôt que d'avoir envie de me trouver en présence de cette personne ou d'entendre ses conseils, je passe dans un mode suivant lequel je souhaite de moins en moins me retrouver en sa présence. Cette réflexion m'a conduit à comprendre toute l'importance d'aimer les autres dans ce qu'ils sont vraiment plutôt que d'aimer ou d'haïr l'image que je me fais d'eux. Cette prise de conscience m'a conduit vers la maxime « aimer les yeux ouverts » comme fil conducteur pour réfléchir à mes attentes et dispositions envers autrui, ainsi qu'aux

conditions suivant lesquelles je m'engage (ou parfois refuse de le faire) dans ce que la Bible appelle l'amour.

« Aimer les yeux ouverts » signifie pour moi aimer la personne qui est devant moi en m'efforçant de la considérer sous l'angle de ce qu'elle est vraiment plutôt que dans la perspective de ce que je souhaite que cette personne soit. Cela implique d'accepter que même celles de mes attentes qui sont les plus légitimes envers elle puissent être déçues, par exemple, lorsqu'un enseignant ne maîtrise pas ce qu'il est chargé de nous apprendre ou lorsqu'un mentor manque de sensibilité au regard que nous portons sur la vie. Je me suis rendu compte que quelque chose de cet ordre s'était produit dans mon rapport aux premiers leaders chrétiens qui ont tenu un rôle de mentor et des fonctions de directeurs dans mon parcours de foi chrétienne. Je m'attendais à ce qu'ils incarnent les valeurs chrétiennes dont ils transmettaient les fondements. Mon admiration pour eux s'est éteinte, lorsque j'ai fini par me rendre compte qu'ils n'étaient pas à la hauteur de mes attentes.

Dans le cadre de cette réflexion, j'en suis venu à comprendre peu à peu qu'il m'arrivait parfois de projeter sur un groupe les qualités que je souhaiterais y retrouver. Que le groupe soit une grande collectivité, comme le milieu Évangélique en général, ou un sous-ensemble de ce milieu, comme une Église locale en particulier, n'y change rien. Les principes sont les mêmes pour les regroupements séculiers que pour les religieux. Il m'est arrivé de comprendre un groupe auquel j'appartenais en fonction des besoins que je ressentais face à ce groupe plutôt qu'en fonction des personnes elles-mêmes dudit groupe.

Cette réflexion me conduit à passer d'un amour que l'on nomme parfois « aveugle » à un amour qui intègre la pleine conscience de qui est l'autre sans en exclure les tendances dérangeantes pour soi-même. Le plus étonnant à propos de ce que je tente de décrire dans la présente section est d'avoir maintenant l'impression que mon Dieu a enfin répondu à ma prière d'antan fondée sur l'Épître aux Éphésiens, que je puisse parvenir à être capable d'aimer vraiment. Le *leitmotiv* « aimer les yeux ouverts » me conduit et me maintient dans cette voie qui par le passé échappait à ma compréhension et à ma capacité concrète d'intégration spirituelle.

D'une vacillation dans mon rapport à la Bible...

Une grande joie intérieure qui me semble puiser son origine dans le travail de l'Esprit de Dieu dans ma vie me pousse à vouloir investir dans la lecture des textes bibliques de manière à ce que la parole de Dieu habite en moi un peu comme jadis. Je ressens cette joie comme s'il s'agissait d'une forme d'extase euphorique. En relisant la première épître de Jean pour préparer l'animation d'un échange de groupe sur le thème « aimer les yeux ouverts », je fus frappé par le passage en 1 Jean 2:14 où l'apôtre dit aux jeunes gens qu'ils sont forts et que la parole de Dieu demeure en eux. Mon premier réflexe est donc d'associer ce virage – car c'en est un – à la force pour combattre, par la Parole, ici, une épée (Eph. 6:14-20), une arme offensive et défensive de la justice. Je m'engage donc sur cette voie à la lumière de mes plus récentes préoccupations, prêtant attention aux auteurs et dates d'écritures des textes-témoins concernant le Christ. Je décide de relire d'abord les textes plus récents en remontant vers les plus anciens, d'où je lis l'Apocalypse, Jude, 3 Jean, 2 Jean. Je parcours aussi les introductions de plusieurs autres livres dont je dispose dans ma Bible d'étude annotée par John MacArthur, commentaires sur lesquels s'appuie abondamment le texte qui suit.

De cette lecture accompagnée d'un retour à Sean et Josh Macdowell (2010), *The Unshakable Truth*⁵, puis à John MacArthur (2010), *La guerre pour la vérité*⁶, je suis ramené vers une compréhension de la Bible comme Parole de Dieu. J'en étais venu à m'interroger ces derniers temps si la posture évangélique n'était pas étriquée et fausse. À l'époque où Sara, ma fille cadette, parachevait un baccalauréat en histoire et culture religieuse à l'Université Laval, elle suivait également des cours à la faculté de théologie où l'on semblait endosser les conclusions de la critique historique biblique⁷. Les doutes exprimés par Sara avec force et abondant en ce dernier sens m'avaient conduit à réviser

⁵ John et Sean McDowell (2010), *The Unshakable Truth*. Eugene (Oregon) : Harvest House Publishers, 503 pages.

⁶ John MacArthur (2010), *La guerre pour la vérité. Le combat pour la certitude dans un siècle de tromperie*, titre original : *The Truth War. Fighting for Certainty in an Age of Deception*, traduit par Shirley Asselin, Trois-Rivières : Éditions Impact, 237 pages.

⁷ Voir par exemple Jean-Claude Filteau (2002), *L'univers de la Bible*, série de quatre DVD, treize séances télévisées de 57 minutes chacune, Québec, Université Laval, 741 minutes.

cette question en relisant ce que Schaefer⁸ et Erickson⁹ avaient à dire sur la question, puis en étant attentif aux oppositions soulevées par Tillich¹⁰, Ricoeur¹¹, Küng¹² et d'autres.

Mais l'un des problèmes des approches qui mettent en doute l'authenticité des textes bibliques est qu'il n'y a ensuite plus de fondement sur lequel le croyant non érudit puisse s'appuyer. Par voie de contraste, les textes bibliques invitent à ce qu'on les considère comme Parole de Dieu. C'est là où je me situe. Je me rends compte cependant que c'est dans une intention de rencontrer Dieu, qu'il m'importe de lire la Bible maintenant. Comprendre ce qu'elle dit en contexte ne suffit pas. L'une des dimensions applicatives de la parole de Dieu est liée à la connaissance de Dieu qu'elle rend possible, connaissance objective, mais aussi connaissance intersubjective.

Qui est Dieu donc dans sa relation avec moi et qui je suis dans mon rapport à Lui, voilà le savoir que je souhaiterais voir découler de ma lecture de la Bible dorénavant.

... vers une hésitation quand à mon identité

Souvenez-vous qui vous êtes, disait sa gouvernante à la princesse Victoria avant qu'elle ne succède à son oncle et devienne reine d'Angleterre, vers les années 1830, selon une mini série télévisée relatant l'histoire de l'amour entre la reine Victoria et le prince Albert. Dans une toute autre histoire, un peu plus de cent ans plus tard, un groupe de dirigeants hollandais s'interrogeaient sur ce qu'il convenait de faire alors que s'avérait imminente l'occupation de leur pays par le troisième Reich dirigé par le Führer Adolf Hitler. Un missionnaire qu'ils consultèrent à cette occasion leur donna un seul conseil : il

⁸ Francis A. Schaeffer (1982), *The Complete Works of Francis A. Schaeffer: A Christian Worldview*, Volume One: *A Christian View of Philosophy and Culture*, Volume Two: *A Christian View of the Bible as Truth*, Volume Three: *A Christian View of Spirituality*, Volume Four: *A Christian View of the Church*, Volume Five: *A Christian View of the West*, Westchester: Crossway Books, 5 volumes.

⁹ Millard, J. Erickson (1983), *Christian Theology, Volume I*. Grand Rapids: Baker Book House. Grand Rapids (Michigan): Baker Book House, 477 pages.

¹⁰ Paul Tillich (1955), *Biblical Religion and the Search for Ultimate Reality*, Chicago : The University of Chicago Press, 85 pages; Paul Tillich (1951), *Systematic Theology*, Volume I, *Reason and Revelation, Being and God*, Chicago : The University of Chicago Press, 300 pages.

¹¹ Paul Ricoeur (2005), *L'herméneutique biblique*. Présentation et traduction (de l'anglais au français) par François-Xavier Amherdt, Paris : Les éditions du Cerf, 377 pages; André LaCoque et Paul Ricoeur (1998), *Penser la Bible*. Paris : Seuil, 477 pages.

¹² Hans Küng (2008), *Christianity: Essence, History, and Future*. traduit de l'allemand par John Bowden, New York / London : continuum, 936 pages; Hans Küng (1978), *Être chrétien*, traduit de l'allemand par Henri Rochais et André Metzger, Paris : Éditions du Seuil, 799 pages.

leur suffisait de se rappeler de leur identité en Christ pour savoir comment agir le temps venu. C'est sur la première épître de Pierre que s'appuyait ce conseil selon le récit qui nous en est fait ce matin dans la première prédication sur le thème de cette année : *Être dans le monde sans être du monde*, inspiré notamment de Jean 15 et 17. Thème également présenté par notre pasteur comme une invitation à se rappeler notre identité de chrétien, tout autant dans une perspective collective qu'individuelle.

Dans l'invitation répétée par sa gouvernante à maintes reprises, de se rappeler qui elle était, la jeune princesse Victoria semble avoir puisé la force et le courage de résister respectueusement à ceux qui lui manquaient d'égards et auraient aimé usurper le trône. Les dirigeants hollandais, invités à se rappeler leur identité chrétienne, se sont mobilisés et ont mis en œuvre la résistance hollandaise contre le troisième Reich allemand. Quant à moi, ici et maintenant, je documente par écrit ce qui m'apparaît aujourd'hui comme ayant été une difficulté importante quant à ma compréhension de qui j'étais et suis en Christ.

Suis-je chrétien vraiment ?

Le renouvellement de mon intérêt pour les Écritures et mon identité de chrétien, dont je parlerai maintenant, sont liés, en ce que mes lectures jettent un éclairage nouveau sur ma posture identitaire. Une question me hantait pendant longtemps : suis-je vraiment chrétien ou si je m'imagine seulement l'être ? Étais-je de ceux à qui Jésus dira : « Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité » (Mt. 7:21) ? Ne me serais-je pas trompé moi-même sur qui je suis comme semblent s'être trompés eux-mêmes ceux à qui Jésus s'adresse ici ? Une impasse importante résidait dans mon appropriation personnelle de passages bibliques décrivant des attitudes et comportements ne correspondant pas à qui je suis.

Ma lecture récente de 1 Jean 2:12-14 et de Jude 22-23, puis de l'interprétation de John MacArthur¹³ concernant ceux à qui s'adressait l'épître aux Hébreux m'a aidé à faire les distinctions suivantes concernant les personnes dont il est question dans ces passages. En Dieu il y a des pères, des jeunes gens et des enfants. Les premiers ont acquis une

maturité exceptionnelle et sont très intimes dans leur communion avec le Père céleste. Les seconds sont forts et la parole de Dieu demeure en eux. Ils sont sur une voie qui les conduira à une connaissance approfondie de Dieu mais n'y sont pas encore parvenus. Quant aux enfants, ce sont ceux qui bien que réellement en Dieu demeurent vulnérables. Ils pourront, comme les jeunes gens, devenir forts et vaincre le malin, puis devenir pères. Mais aussi longtemps qu'ils sont dans une posture d'enfant, ils demeurent vulnérables et sont conséquemment susceptibles d'être victimes des pièges multiformes du diable, dont ceux tendus par des ministres humains du démon, propagés parfois aussi par des personnes sincèrement convaincus d'erreurs, détruisant la vie de victimes moins fondées.

Les victimes d'erreurs diaboliques ainsi que les personnes sincèrement convaincues de telles erreurs et qui peuvent parfois aller jusqu'à les propager peuvent et doivent être l'objet des efforts de croyants pour les en délivrer ou les en arracher. Tel serait le propos de Jude 22-23 selon la compréhension proposée par John MacArthur. Mais pour ce qui est des ministres humains du démon, ils sont à considérer comme dangereux d'une part et sans espoir de rédemption d'autre part. Il y a donc, dans 1 Jean, trois catégories de croyants dont l'une est plus vulnérable à devenir victime ou propagateur d'enseignements nuisibles à leur santé spirituelle et à leur relation avec Dieu, les enfants. Tandis que Jude nous donne à voir deux catégories d'enfants de Dieu dans l'erreur et une seule catégorie d'incroyants, ceux dont il faut craindre jusqu'au moindre contact, car ils ne sont pas simplement ceux qui n'ont pas réfléchi à la question de Dieu. Ce sont au contraire ceux d'entre les incroyants qui ont choisi de servir les démons et ne peuvent plus être ramenés du mal vers le bien en Dieu par Christ. À ces derniers s'applique ce que Jésus a dit aux pharisiens qui attribuaient aux démons les miracles que Jésus faisait malgré qu'ils aient très bien su que la puissance de Dieu était à l'œuvre. Il s'agit là de ce que Jésus a appelé le blasphème contre le Saint-Esprit (Mt. 12:31-32).

Plusieurs des passages bibliques qui m'ont troublé au fil des ans visent à mettre en garde contre des personnes qui ont choisi de s'opposer à ce qu'ils savaient être la vérité, comme en Jude et en Matthieu où il est question de faux prophètes et ennemis de Jésus.

¹³ Pour les passages bibliques mentionnés dans cette section, voir les notes correspondantes de *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur*, traduite des textes hébreu et grec par Louis Segond, docteur

Cette réflexion me rappelle aussi le soulagement ressenti en juin 2010 lorsque j'avais été exposé à ce que dit John MacArthur des destinataires de l'épître aux Hébreux dont les principaux étaient des chrétiens d'origine juive que la lettre cherchait à encourager. Mais parmi ces Hébreux il y avait aussi deux catégories de Juifs non croyants. Parmi ces non croyants Juifs les uns peuvent être considérés comme ayant été sincères puisqu'ils n'étaient pas convaincus de la véracité de l'Évangile (Hébreux 9: 11, 14-15, 27-28). Mais les autres demeuraient incroyants malgré qu'ils avaient été convaincus de la vérité de l'Évangile (Hébreux 2:1-3; 6:4-6; 10:26-29; 12:15-17). C'est à ces derniers seuls que seraient dirigés selon MacArthur les plus sévères avertissement de l'Épître aux Hébreux.

En résumé, je considère que les difficultés vécues tout au long de ma vie s'inscrivent à l'intérieur d'une démarche de foi chrétienne authentique, comme quelqu'un qui aurait oscillé entre une posture de jeune homme qui vainc le malin et d'enfant qui perd pied jusqu'à ne plus comprendre avec clarté qui il est en Celui qui lui a donné la vie.

AVANT MOI ET AUTOUR DE MOI

Une béance

En plein cœur de mes tous premiers souvenirs conscients se trouvent la blessure de ne pas avoir connu ma mère, d'avoir été élevé ailleurs que dans ma propre famille.

J'ai très jeune été arraché à ma famille d'origine, à l'âge de dix-huit mois, et transplanté dans ce que l'on nommerait peut-être aujourd'hui une famille d'accueil, ce qui a entraîné l'absence de tout contact avec les membres de ma famille maternelle.

Ma famille paternelle

Mon arrière-grand-père paternel a construit pour sa famille une grande maison dont mon grand-père a hérité et que mon père a achetée et transformée en lui aménageant quatre petits logements avec entrées indépendantes et en les louant – ce qu'il nommait une « maison à revenus ». Mon grand-père travaillait dans une manufacture de souliers. Il

semble avoir été ouvrier sur des chaînes de production. Comme mon père a aussi travaillé quelque temps dans ce domaine, j'ai pu entendre des bribes à propos de cet univers de travail, mais assez peu. Si j'ai bien compris, mon grand-père aurait perdu cet emploi durant la Grande crise économique de 1929, année de la naissance de mon père. Mais comme il aurait eu, semble-t-il, des économies, il aurait été en mesure de s'acheter des vaches et de se faire laitier : métier que mon grand-père paternel exerçait à Québec vers l'époque où mon père fréquentait une école primaire à l'est du terrain de l'exposition.

Traire les vaches avant de se rendre à l'école constituait pour mon père le drame de sa vie lorsqu'il avait entre six et dix ou douze ans, car les autres élèves se moquaient de l'odeur de vache qu'il était seul de sa classe à dégager. Aussi, semblerait-il que lorsque ma grand-mère a quitté mon grand-père et sa famille pour aller vivre quelque part dans l'Ouest canadien avec un homme dont elle s'était amourachée, mon père se retrouvant dans un orphelinat a choisi de voir le bon côté des choses. Il n'avait plus à vivre cette situation de mépris social et de rejet occasionné par sa différence et trouvait sa vie plus agréable chez les religieuses qui l'hébergeaient que dans sa famille propre.

La sœur aînée de mon père avait semble-t-il autour de dix-sept ans, peut-être seize, lorsque leurs parents se sont soudainement séparés. On a voulu la placer dans un couvent comme on l'avait fait pour ses frères et sœurs, mais celle-ci s'est enfuie à Montréal où un couple l'a recueillie et hébergée pour une certaine période jusqu'à ce qu'elle se marie. Je ne sais pas comment le jeune frère de mon père a vécu le pensionnat, mais la sœur cadette de mon père ne semble pas avoir gardé de bons souvenirs de la période où elle fut chez les religieuses. Par contre une autre sœur de mon père s'est faite religieuse et a consacré sa vie à l'enseignement jusqu'à ce qu'elle soit atteinte par une maladie dégénératrice qui dura de nombreuses années. Chacun vivait à sa façon la souffrance vécue à l'égard de cette douloureuse tragédie. Les uns l'exprimaient plus librement, d'autres la refoulaient ou la niaient. Ce que j'en ai appris est bien peu par rapport au drame vécu par ces enfants et adolescents qui sont mes aînés.

Mes parents

Si la sœur aînée de mon père avait seize ou dix-sept ans lorsque mes grands-parents se sont quittés, mon père en avait donc quatorze ou quinze et sa sœur cadette environ dix ou onze. Après avoir été pensionnaire quelques années, mon père, au sortir de l'adolescence, a souhaité apprendre un métier afin de gagner sa vie au meilleur de ses capacités. Pendant qu'il occupait simultanément plusieurs petits emplois tout en faisant ses débuts en réfrigération, il rencontra ma mère qui lui demanda de ne rien dire à ma grand-mère maternelle du divorce de mes grands-parents paternels. Ce n'est qu'une fois mes parents mariés que fut découvert par sa belle-mère le secret de mon père concernant le divorce de ses parents. C'est en fait durant la réception qui a suivi le mariage de mes parents que ma grand-mère maternelle aurait appris le divorce des parents de mon père. Elle en fut outrée et semble avoir eu l'impression que mon père avait été foncièrement malhonnête dans toute cette histoire. Peut-être considérait-elle être devenue belle-mère par usurpation.

Selon le récit qu'en fait mon père, mes parents ont vécu ensemble environ deux ans entre 1950 et 1952, période durant laquelle je suis né. Ceux-ci ont vécu sous le toit des parents de ma mère. Mon père ne se souvient pas qu'il n'y ait jamais eu de querelle ouverte entre ma mère et lui, toutefois l'on ne savait pas très bien comment s'y prendre avec moi. Je pleurais beaucoup, semble-t-il. Aux yeux de mon père, ma grand-mère maternelle et ma mère n'auraient pas été très « portées » vers moi, ce par quoi mon père entend que ces dernières ne s'intéressaient pas suffisamment à moi. Peut-être faisaient-elles partie de ces femmes qui n'ont pas naturellement l'instinct maternel. Peut-être encore souffraient-elles de ce que l'on appellerait aujourd'hui un problème d'attachement. Quant à mon père, influencé par les courants de pensée populaires de l'époque, il considérait qu'il était préférable de ne pas répondre aux larmes et aux cris d'un bébé afin de ne pas l'encourager à obtenir ce qu'il veut par la manipulation. Il avait donc pour principe de venir vers moi lorsque j'étais souriant et de bonne humeur, pour encourager les beaux comportements, ne répondant simplement pas aux pleurs ou cris.

Mon père se rendait bien compte que la vie sous le toit de ses beaux parents s'avérait nuisible à la vie d'un jeune couple et à leurs responsabilités parentales; aussi

tenta-t-il, en vain, de convaincre ma mère de déménager dans un petit logement à eux. Mais celle-ci semble-t-il refusait tout à fait de discuter la question au point même de ne pas se montrer ouverte à visiter un éventuel logement que mon père aurait pu dénicher. Je ne connais pas très bien cette partie de l'histoire, sauf qu'à la fin, c'est auprès de son patron que mon père trouva conseil. Déménage, lui dit ce dernier, et ta femme te suivra. Mon père prit un petit logement et y déménagea avec moi, mais nul autre ne le suivit.

Mon père devait bien savoir au fond que ma mère ne le suivrait pas, car le logement qu'il a loué était constitué de deux pièces : une chambre à coucher juste assez grande pour y placer un lit double, deux tables de chevet et une commode à tiroirs, puis une autre pièce qui tenait lieu à la fois de cuisinette et de salle à manger. Elle contenait aussi une minuscule enclave qui contenait une cuvette de toilette, sans plus, pas de bain. Je connais ce logement puisque j'y ai visité ma grand-mère paternelle lorsqu'elle y habitait, depuis le début ou le milieu de mon adolescence jusqu'à sa mort. La description que j'en fais ici provient de mes propres souvenirs, alimentés par quelques photographies familiales. Mon père a aussi habité seul pendant quelques années dans ce petit logement.

Ma famille d'accueil

Mon histoire ne s'inscrit pas que dans la tragédie de mes grands-parents et de mes parents, mais aussi dans celle des gens qui ont accepté, pour un temps, de me recueillir. Comme pour l'histoire de mes grands-parents et pour celle de mes parents, je n'en connais que des bribes éparses, desquelles je tenterai de reconstituer un tableau d'ensemble.

Je fus recueilli par un couple qui n'avaient pas pu avoir d'enfants, mais avait adopté un bébé né d'une fille-mère, membre de leur famille proche. L'enfant est née en dehors des liens du mariage, à une époque et dans un milieu où le fait se devait d'être caché à tout prix, autour des années 1930 au Québec. Je ne soupçonnai rien de cette tragédie avant les années où j'étais moi-même devenu père. Le bébé fut traité comme la fille propre du couple qui m'éleva, sans qu'aucune mention ne soit faite devant moi qu'il s'agissait en fait d'une adoption informelle secrète. Cette enfant grandit, se maria, adopta à son tour une fille avec qui je passai beaucoup de temps, car elle était de la même génération et du même âge que moi. Le couple qui m'avait pris sous son aile dans un

moment de grand besoin faisait son possible je crois bien pour que je me sente partie intégrante de leur famille, mais je n'y parvenais tout de même pas réellement.

MES DÉBUTS DANS LA VIE

Ma petite enfance

La première impression vivace et indélégeable que je conserve de ma petite enfance me paraît très douteuse concernant la réalité des faits, ce qui ne l'empêche pas obligatoirement d'y correspondre; Il s'agit d'une image forte qui semble vraie. Je me vois et me sens debout sous la table de la cuisine à l'endroit où je vivais à ce moment là. Je ne sais pas très bien quelle signification accorder à ce souvenir. Je le mentionne ici parce que c'est le premier moment de ma vie qui me semble correspondre à un souvenir propre. Quel âge a-t-on quand on peut se tenir debout sous une table sans se pencher du tout ? Et à quel âge est-on capable de se tenir debout pour la première fois ? Deux ans peut-être...

Malgré mon souci de présenter ce souvenir à l'état brut, je constate que je n'ai pas vraiment réussi. Pouvais-je savoir à l'âge présumé de deux ans que la structure à quatre pattes sous laquelle je me trouvais était une table ou que cette table était dans une pièce appelée cuisine et dans un logement spécifique ? Probablement pas. Par contre, dans ce souvenir, je me vois effectivement sous ce que j'ai plus tard appris qui était la table de cuisine du lieu où j'ai commencé à habiter vers l'âge de un an et demi, auprès de celle qui se rapprochait le plus d'une mère pour moi et qu'en grandissant j'appellerais *grand-mère*.

Je me souviens très clairement de cette table encore aujourd'hui. Elle était brune et beige avec une couronne beige du côté brun et une couronne brune du côté beige. Les pattes étaient de métal et renforcées par une structure les liant à la table et sur laquelle on pouvait se cogner et se faire très mal tout le tour de la tête selon l'angle de collision.

C'est la table où plus tard je m'amuserais inlassablement à dessiner des chemins dans des pommes de terre en purée (que l'on appelait des « patates pilées ») dont l'assiette était pour moi une campagne sillonnée de routes. C'est aussi la table où grand-mère me pressait de manger une soupe brûlante que mon grand-père prenait la peine d'apporter dehors sur le balcon pour la refroidir en soufflant dessus avant de me la rapporter. C'est

encore la table où je faisais mes devoirs et leçons après l'école et où j'entendis un jour d'une personne adulte en visite chez grand-mère : « Que tu écris mal ! », exprimé me semble-t-il sur un ton de mépris. C'est aussi la table autour de laquelle se sont pris plusieurs photos où mon père et moi figurons parmi les autres membres de cette famille.

À côté de cette table se trouvait un poêle que l'on chauffait alternativement à l'huile et au bois. C'était un poêle en fonte, contre lequel j'aimais m'appuyer lorsque je me levais le matin et qu'il faisait encore froid dans le logement. « Ôte-toi de là, tu vas brûler ton pyjama », s'inquiétait systématiquement ma grand-mère, interrompant ces instants de pur bonheur, sans que je n'en comprenne aucunement le bien fondé, ni alors, ni plus tard. C'était aussi à côté de cette table-là, adossée au mur de ma chambre, que plusieurs fois durant l'été nous mangions un « cornet de crème à glace ». Dans ce rituel, il me revenait d'aller à la crèmerie du quartier chercher cette anodine gâterie. Grand-mère commentait beaucoup à propos de la satisfaction que nous éprouvions à manger cette crème glacée et à partager ce petit moment d'intimité familiale. « Je t'aime autant que si tu étais mon propre enfant » disait-elle très souvent dans des moments comme celui-là. Pour ma part je n'ai pas souvenir de mes propres émotions. C'est comme si je n'en avais ressenti aucune. Peut-être les vivais-je dans une sorte d'insouciance propre à la petite enfance, alors que cette femme adulte comprenait ce qu'elle faisait pour moi, pour nous, et en était heureuse.

Mon enfance jusqu'à la préadolescence

Je suis resté dans ce même foyer d'accueil jusqu'à ce que je devienne adolescent, moment où la vie se compliqua beaucoup pour grand-mère, car grand-père devint malade, puis mourut, ce qui produisit chez elle le plus grand désespoir et la pire perte de sa vie. Il finit par devenir évident pour mon père que grand-mère était tout à fait dépassée par les événements et ne parvenait pas à interagir avec moi de manière satisfaisante. Ce fut le début de ma vie dans des pensionnats, à partir de l'âge de onze ou douze ans jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans. Je fis trois pensionnats en quatre ans, puis revins à Québec où je ne terminerais finalement pas mon secondaire V, mais me joindrais aux Forces armées canadiennes quelques semaines après avoir atteint l'âge de dix-huit ans.

Je souhaite m'attarder brièvement sur ce qui a pu marquer cette période résumée ci-dessus durant laquelle je passais de l'enfance à l'adolescence dans la grande ville de Québec ? Grand-mère gardait à la maison son père que tout le monde appelait « Pepère », en pesant bien fort sur la syllabe du milieu – pe-**pé**!-re. Jusqu'à sa mort, il occupait la chambre adossée à la cuisine qui devint ensuite la mienne, alors qu'en attendant, l'on m'avait aménagé un petit lit pliant à même la chambre de grand-mère et de grand-père, laquelle était adossée au salon.

Pendant les quelque dix années où j'ai vécu dans une paroisse de la basse ville de Québec, de l'âge de un an et demi jusqu'à onze ou douze ans, les adultes autour de moi vieillissaient eux aussi. Pepère devait traverser la période de 65 à 75 ans, grand-père et grand-mère, de 45 vers 55 ans, sa fille et son gendre, de 25 vers 35 ans. leur fille adoptive et moi devions avoir autour de dix ans à la naissance de leur unique fille propre.

De Pepère, je me souviens surtout qu'il portait sur lui une multitude de montres : de cinq à dix entre ses poignets et ses coudes le long de chaque bras, plusieurs autres suspendues comme des médailles à l'intérieur et à l'extérieur d'une petite veste qu'il portait sous un veston dont l'intérieur en était lui aussi tout autant paré. Il passait ses journées dans un petit parc aménagé avec des bancs en face du centre Durocher à les échanger, à en vendre, à en acheter, et à discuter avec les gens de son âge.

Je ne me souviens pas grand chose d'autre de Pepère, sauf que les adultes semblaient se plaindre de son ivrognerie. Un jour il « déboula » les escaliers du deuxième étage où se situait notre logement, sans apparemment lui-même se blesser. Mais cela irritait semble-t-il beaucoup ma grand-mère qui pour sa part se fit Lacordaire, c'est-à-dire qu'elle se joignit à un mouvement catholique de l'époque où l'on faisait la promesse de ne consommer absolument aucun alcool. Je me souviens que ma grand-mère ait pris très à cœur ce mouvement au point même de refuser de toucher à tout objet qui contenait de l'alcool. Lors donc que mon grand-père prenait un *gin* ou une bière, il devait se servir lui-même et s'assurer des déplacements du verre ou de la bouteille, car c'est à grand renfort de « je ne *touche* pas à la boisson » que grand-mère n'y *touchait* absolument et

littéralement pas pendant toute la période où je vivais chez elle. Curieusement, je ne conserve aucun souvenir de la mort de Pepère ni de ses funérailles.

Quand Pepère est mort, je suis déménagé du lit où je couchais jusqu'alors dans un coin de la chambre de mes grands-parents, vers la chambre que Pepère occupait auparavant. Le bain était aménagé dans cette chambre, adossé à la cuisine. C'était aussi l'endroit où se faisait le lavage, avec un tordeur à manivelle près de la baignoire. Au moment de prendre son bain, l'on faisait chauffer l'eau dans ce que l'on appelait un *boiler* (prononcé à l'anglaise) sur la grande surface du poêle au gaz et à bois de la cuisine. Nous n'avions pas l'eau chaude dans ce logement à cette époque, soit de 1953 à 1962 environ. Par ailleurs, et en autant que je m'en souviens, je n'avais le droit de toucher à rien de ce qui se trouvait sur les commodes ou à l'intérieur d'elles; mes jouets se trouvaient dans une boîte ronde sous mon lit, où je devais les ranger après chaque usage.

Grand-père pour sa part avait comme travail la distribution de produits nettoyants pour les toilettes publiques des commerces à Québec et dans les alentours. Son patron, un certain M. Belrose, venait régulièrement lui rendre visite à la maison. C'était un monsieur distingué de Montréal qui parlait français avec un accent anglais. Je me souviens être allé un jour à Sainte-Croix et avoir vu les dispositifs de distribution automatique de désinfectant qu'installait mon grand-père pour gagner sa vie. En fait, je l'accompagnais de temps en temps alors qu'il les remplissait, les réparait, les installait ou les remplaçait.

La sœur de grand-père m'invitait assez souvent à passer quelques jours chez elle. Je garde un souvenir tendre de mes visites chez ma tante Hélène et mon oncle Hilaire. Je recevais d'eux une attention personnelle et des égards qui touchaient mon cœur d'enfant et ensuite de préadolescent ou d'adolescent, puis de jeune adulte. Mon oncle Hilaire avait, semble-t-il, sa propre chambre, et – encore enfant – il paraissait naturel que je couche dans le même lit que ma tante Hélène. Je crois que c'était pour moi une fête affective. Je leur ai par la suite rendu visite chaque fois que je le pouvais et continuai jusqu'au décès de mon oncle Hilaire et à la maladie de ma tante Hélène. Mon oncle Hilaire avait toujours de nouvelles histoires à me raconter sur la vie vraie, pendant que ma tante Hélène préparait la nourriture, s'interrompant souvent pour venir nous dire un

petit mot plein de tendresse au salon. Je vivais dans l'Ouest canadien lorsque mon oncle Hilaire est décédé et que ma tante Hélène a été placée dans une sorte de foyer, et je ne la revis plus jamais par la suite, ce qui m'attrista beaucoup.

Chez grand-mère, il se tenait chaque année au mois de mai des réunions de prière. On y exposait une statue de la Sainte-Vierge qui me semble-t-il était celle-là-même qui faisait le tour des foyers et que l'on transportait lors des processions en son honneur dans la paroisse. Les prières prenaient la forme de chapelets à répétition que l'on appelait rosaires. Des femmes pieuses se rassemblaient chez grand-mère à cette occasion. L'une d'entre elles se détache particulièrement dans mes souvenirs, une femme souffrant d'un handicap réduisant sa mobilité de manière importante, qui m'expliquait par des histoires fascinantes ce que représentait pour elle la prière. J'aimais bien ces échanges personnels avec les amies de ma grand-mère. J'aimais moins par contre le recours à la statue de la Sainte Vierge que faisait grand-mère lorsqu'elle ne me croyait pas et me forçait à jurer devant cette statue que ce que je disais était bien la vérité. À chaque culture son détecteur de mensonge, ma grand-mère en avait un pour moi fort redoutable.

À l'école à cette époque tous les élèves ainsi que les enseignantes et enseignants se réunissaient le vendredi dans le gymnase qui tenait lieu de grande salle et nous chantions l'hymne national, *Au Canada*. Dans la salle de classe, je devais être énervant. Un jour une enseignante, Mlle L..., me donna une taloche derrière la tête pour me faire taire. Ne m'y attendant pas, ma tête frappa le pupitre ce qui me fit une blessure sous l'œil. Mlle L... fut prise au dépourvu par le résultat que son geste avait eu. Je vis et senti qu'elle n'avait pas eu l'intention de me blesser, par la tendresse qu'elle manifesta immédiatement, m'emmenant à l'infirmerie de l'école pour que je sois soigné, car la blessure sous mon œil saignait et laissa une petite cicatrice bien longtemps visible.

L'année suivante j'eus mon premier enseignant masculin. Pour une raison qui m'échappe tout à fait, cet homme me prit en grippe dès le début de l'année et alla même jusqu'à se jeter sur moi un jour, et à m'étendre au sol entre deux rangées de pupitres à l'arrière de la classe. Tout n'était pas rose non plus dans la cour d'école. J'étais plus grand que tout le monde et certains semblaient avoir trouvé en moi un faire-valoir pour leurs

bravoures et bravades, voulant faire la preuve devant tous que même petit on est coriace. Mon sac d'école une année avait les motifs que l'on associait à la peau d'une girafe, ce qui me valut en permanence à compter de ce moment d'être appelé « la grande girafe ».

Les étés, il m'arrivait d'aller passer un séjour chez une tante et un oncle qui à l'époque vivaient dans l'Estrie avec leur fille du même âge que moi. Je disposais de beaucoup plus de liberté dans ce contexte que chez grand-mère. Ma cousine et moi déambulions un peu partout. Je crois que nous allions aussi à partir de là jusqu'à un chalet auquel nous avions accès. J'y fis mes premières baignades, car il y avait une piscine. Je me risquai à plonger puis à me débrouiller comme je pouvais pour regagner le bord. J'appris ainsi à nager. Parfois, encore l'été, grand-père et grand-mère nous emmenaient, ma cousine et moi, au lac Saint-Joseph ou à la plage Germain dans la Studebaker de mon grand-père. Le voyage était long car tout le monde se rendait au même endroit en même temps et la circulation était très lente. Mais j'aimais bien ces sorties, ainsi que les promenades que nous faisions régulièrement sur les plaines d'Abraham, où j'aimais chevaucher les canons de guerre, surtout ceux que l'on appelait des canons allemands.

J'oubliais presque mon séjour chez les Louveteaux, où j'ai eu l'occasion de prendre part à des activités dans la nature et à dormir à la belle étoile pour la toute première fois. Ce fut aussi la première fois que l'on me confiait des responsabilités de groupe et sollicitait mon apport pour amasser des fonds par la vente en porte à porte de calendriers. Je me souviens aussi de longs voyages dans la boîte arrière d'un camion où nous nous égosillions tous si fort à chanter que je finissais toujours par avoir mal à la tête. Je me rendais aussi assez régulièrement au patro qu'il y avait dans le quartier voisin où les activités étaient moins bien structurées et ne me rejoignaient pas tout à fait autant.

Cette période de ma vie qu'il convient d'appeler mon enfance s'est terminée quand mon grand-père est décédé. Durant cette période, grand-mère s'est mise à multiplier les interventions maladroites qui faisaient naître et alimentaient la colère chez le préadolescent que je devenais ou étais devenu. Lors donc que mon père m'annonça que j'irais pensionnaire à l'automne suivant, je fus profondément soulagé, même si je n'avais aucune idée à quoi m'attendre pour cette période de ma vie qui s'annonçait devant moi.

Je constate que l'exigence de me remémorer les grandes lignes de ce qu'a été mon enfance mets du baume sur une partie de ma vie dont je me suis jusqu'à maintenant souvenu avec plus de vivacité des blessures et injustices que des bons moments. Il me fait du bien d'écrire cette partie de mon récit intitulée *Mon enfance jusqu'à la préadolescence*. Cela me permet de recadrer les souffrances qu'elle contenait dans un contexte qui aide à dégager l'amour envers moi qu'ont manifesté les personnes dont je viens de parler à travers des moments qui ont fait empreinte dans mes souvenirs.

À l'époque des mes douze ans ce n'est toutefois pas du tout ainsi que se présentaient les choses pour moi. C'est avec une immense colère dans l'âme que j'ai quitté ce foyer où l'on m'avait recueilli dans un moment de grande nécessité. Repenser à cette période de ma vie a longtemps soulevé chez moi des émotions pénibles et confuses. J'en ai fait l'objet d'une démarche que l'on appelle de *guérison des souvenirs*¹⁴. La première fois, dans la quarantaine, avant de quitter le ministère pastoral, et accompagné par un pasteur chrétien évangélique québécois de la ville de Sherbrooke. La seconde fois, dans la soixantaine, quand ma vie allait bien, pendant des vacances de six semaines en Nouvelle Écosse et à l'Île du Prince Edward, dans les provinces maritimes du Canada, mon pays. Les deux démarches se trouvent consignées dans les pages de mes journaux intimes. La seconde semble m'avoir permis de relire ce chapitre sans que ne se soulève en moi les émotions pénibles et confuses qui leur étaient associées chaque fois que j'y repensais.

Grand-mère est celle qui assumait les tâches ingrates qui incombent normalement à une mère depuis que j'avais environ l'âge d'un an et demi jusqu'à ce que j'atteigne le stade de la préadolescence. Toujours elle m'exprimait son affection et son amour, même si parfois son exaspération lui faisait dire des paroles dures envers moi. Il m'aura fallu toute une vie pour interpréter comme je le fais maintenant mon rapport à grand-mère. Quant à grand-père, il fut toujours très bon avec moi, même si parfois il me reprenait sévèrement. J'ai toujours eu l'impression qu'il me traitait avec justice et d'une manière cohérente.

¹⁴ Cette démarche était basée sur l'oeuvre de Dennis et Matthew Linn (1978), *Healing Life's Hurts. Healing Memories through the Five Stages of Forgiveness*. New York/Ramsey: Paulist Press, 250 pages. Le pasteur évangélique qui m'a guidé dans cette démarche utilisait le matériel produit par ces deux pères jésuites.

Les pensionnats et la polyvalente

Mon premier pensionnat était à Saint-Raymond de Portneuf. Les frères n'ont pas accepté de me garder pour une deuxième année, je me suis donc retrouvé l'année suivante à L'institut de La Mennais, Sainte-Germaine de Dorchester. Cet endroit s'étant avéré dur, je fus ensuite inscrit deux années de suite au Collège Saint-Bernard, à Drummondville, d'où je fus expulsé avant la fin de la deuxième sans terminer ma onzième année scolaire. Je repris donc à l'automne suivant ce qui s'appelait dorénavant secondaire V, à la polyvalente Joseph-François Perreault, juste à côté de laquelle je louais une chambre, à la haute ville de Québec, près de l'intersection Chemin Sainte-Foy et rue Cartier. Entre le pensionnat et la polyvalente, à 16 ans, j'avais travaillé à la pâtisserie Diana, puis à la boulangerie Vaillancourt, comme manœuvre sur une chaîne de production et d'emballage des gâteaux et au démoulage des pains qui sortaient d'un four eux aussi à la chaîne.

Mon père, qui était resté seul pendant quelques années, avait fini par prendre avec lui son amoureuse, sans la marier, car il n'avait jamais obtenu de divorce, et en gardant sa relation la plus secrète possible. Mon père tenait au principe de ne pas imposer son fils, moi, à sa conjointe de fait, par respect pour elle. D'où il n'a pas été question que je vienne habiter avec lui à aucune période de ma vie. Dans les années où j'étais pensionnaire, je passais plusieurs congés de Noël ou vacances d'été chez la fille et le gendre de grand-mère qui étaient pour moi comme une tante et un oncle. Mais, je passai aussi un de ces étés dans une ferme de Valcartier tenue par des anglophones et un autre dans la famille d'un pasteur protestant à Simcoe-Lake en Ontario. Mon père avait à cœur que j'apprenne l'anglais, ce qu'il n'avait pas lui-même réussi à faire, mais considérait très important, pour pouvoir se tailler une place dans la vie.

Le passage de l'environnement encadré des pensionnats à celui où il était possible de faire tout ce que l'on voulait sans que personne ne s'en rende compte ne m'allait pas. Je me mis vite à vagabonder avec un autre étudiant de la polyvalente au lieu d'assister aux classes. Résultat : pour une deuxième année de suite, je ne terminai pas ma dernière année du secondaire. Je finis par éprouver des difficultés avec les autorités civiles.

Sur une période de trois semaines, nous avons à trois reprises volé une automobile pour s'en servir durant la soirée et l'abandonner ensuite. C'était l'hiver et nous n'avions jamais conduit auparavant, un accident de la route a interrompu nos frasques. Il n'y avait aucun blessé, mais nous nous sommes faits prendre, juste devant là où résidait l'un de mes meilleurs amis de l'époque, et complice du méfait.

Comme j'étais mineur, cet incident ne laissa au plan juridique aucune trace et le juge m'enjoignit expressément de toujours répondre par la négative lorsque l'on me demanderait si j'avais déjà eu des démêlés avec la police, ou la justice, ou si j'avais un dossier criminel ou un casier judiciaire. Les deux amis avec qui je m'étais rendu coupable des mêmes offense, R... et M... étaient âgés de 18 et de 21 ans et ne jouirent malheureusement pas du même privilège que moi. Quant à F..., notre autre ami très proche, il était de nature plus sérieuse et n'avait jamais participé avec nous à ces envolées.

Des mesures draconiennes et immédiates s'imposaient néanmoins. Exaspéré, mon père me recommanda de tenter à tout prix d'être admis, si je le pouvais, dans les Forces armées canadiennes. C'est sur la base des conseils de mon père que je me rendis au centre de recrutement de la rue Saint-Jean qui existait encore la dernière fois que je suis passé dans le coin. Là on me fit remplir toute une série de formulaires et l'on exigeait des documents officiels me concernant. C'est ainsi que je découvris qu'il y avait un décalage d'un jour entre la date où l'on célébrait mon anniversaire de naissance et celle inscrite sur mon certificat de baptême à l'Église catholique de la paroisse où résidaient mes parents quand j'ai été mis au monde.

La forme que prit l'exaspération de mon père envers moi à cette époque s'est manifestée par une phrase qu'il a dite : « Même si c'est comme cible que l'on accepte de te prendre dans les Forces armées, enrôle-toi quand même », ou quelque mot semblable. Quant à la forme qu'ont pris ses conseils, il me semble aujourd'hui qu'ils provenaient d'un livre qui l'avait lui-même beaucoup marqué, *Comment se faire des amis et influencer les gens* de Dale Carnegie¹⁵. L'approche de mon père inspirée me semble-t-il de ce livre – lequel j'ai lu suivant son conseil alors que j'étais encore un jeune adulte – fut de tenter de

me conduire vers la décision qu'il voulait que je prenne tout en me donnant à penser qu'il s'agissait de ma propre décision. Mon père appelait « diplomatie » ce genre d'approche.

Quand je considère les façons de faire ou techniques de soi de mon père et de ceux de sa génération ou de la génération avant lui, je suis ramené à ce que j'ai moi-même fait lorsque j'étais père et que mes enfants étaient préadolescents ou adolescents. L'expérience d'avoir été soi-même parent aide à comprendre que nul ne peut aborder cette responsabilité avec les outils dont il ne dispose pas. Chacun y va avec ce qu'il est et sait au moment d'agir, réalisant parfois plus tard ce qu'il aurait pu faire autrement et mieux.

MA VIE ADULTE À GRANDS TRAITS

Les Forces armées canadiennes

Parmi les choix de carrière disponibles pour moi à l'époque où je fus admis dans les Forces Armées, en 1969, se trouvaient les métiers de technicien en électronique et de policier militaire. Mon père disait toujours qu'il était important d'apprendre un métier, d'où ma décision de cocher *technicien en électronique* comme premier choix sur le formulaire de recrutement. Conscient de l'ironie de la chose et sans trop y croire, j'indiquai comme troisième et dernier choix le métier de policier militaire. Je ne me souviens plus très bien quel deuxième choix j'avais indiqué sur ma demande d'admission, peut-être était-ce conducteur de véhicules militaires de toutes catégories.

Quelques semaines après ma démarche auprès du centre de recrutement, je me retrouvai à Saint-Jean d'Iberville sur le cours d'initiation à la vie militaire, afin d'y être exposé aux instructions et à la discipline de base imposées à toutes les nouvelles recrues. Je réussis sans trop de difficultés à traverser cette épreuve qui en conduisaient plusieurs à abandonner dès les quelques premières semaines de ce cours très intense de deux mois. Ensuite, je terminai en quatre mois le programme de l'école des langues dont la durée normale était de six mois. Il me permettrait de recevoir la formation spécifique au métier de Policier Militaire qui se dispensait en anglais sur la base militaire de Borden, à environ

¹⁵ Dale Carnegie (s.d.), *Comment se faire des amis pour réussir dans la vie*, traduit et adapté par Denise Geneix, Paris, Hachette, 246 pages.

deux heures de Toronto. Je n'éprouvai pas non plus de difficulté particulière à réussir ma formation de Policier Militaire, d'une durée de six mois, elle aussi très intense.

Un an après mes débuts dans les Forces armées en juin 1969, et après avoir pris à Québec les quelques semaines de vacances annuelles auxquelles j'avais droit, c'est à la fin de l'été 1970 que je suis enfin arrivé à ma première assignation de policier militaire, à Calgary, en Alberta, conformément à ma demande d'être muté dans l'Ouest canadien. Je n'étais pas du tout préparé à ce qui m'attendait là bas. L'on m'assigna une chambre avec un policier militaire qui était absent lorsque j'arrivai, tard dans la nuit, je n'avais pas pu passer à l'approvisionnement de la base comme il était d'usage. J'utilisai donc la couverture de laine de mon co-chambreur absent. C'est au prix d'une bataille à coup de poings que je fus, quelques heures plus tard, sommé de résoudre cette querelle. L'autre jeune homme était un aborigène qui détestait les *goddam frogs*¹⁶ et supportait mal l'idée de partager ses quartiers avec l'abomination que je semblais être à ses yeux. C'était là un bien mauvais départ pour m'intégrer au groupe d'une cinquantaine de policiers militaires de la base de Calgary. Perdre la face dès le premier jour dans un combat où l'on fait soi-même piètre figure n'est pas très indiqué pour un contexte social de ce genre.

Cette situation ne m'a toutefois pas empêché d'acquérir l'expérience nécessaire à mesure que j'exerçais ce métier pour qu'un jour l'on se mette à me confier la responsabilité de chef de patrouille, occasionnellement, à Calgary, puis, comme fonction principale, ensuite à Chypre, où les policiers régimentaires, empruntés à d'autres corps d'emplois, travaillaient sous la direction des policiers militaires de métier que nous étions. Après cinq ans sur la base de Calgary, dont il faut soustraire un séjour de huit mois à Chypre, pendant la guerre de 1974 entre les Turcs et les Grecs, je fus muté à Chibougamau, puis à Valcartier, lieu d'où je quittai les Forces, au cours de l'année 1977.

Ma période à Valcartier était la meilleure d'entre toutes. Dès mon arrivée l'on m'y confia immédiatement la responsabilité d'un groupe de policiers militaires patrouilleurs. Je me suis souvent dit que le fait d'avoir exercé ce métier m'avait beaucoup aidé à

¹⁶ Certains anglophones canadiens de l'époque appelaient les québécois des *frogs*, en français, grenouilles, tandis que les francophones canadiens qui se prêtaient à ce genre de discours méprisant les affublaient de l'étiquette correspondante, disant d'eux qu'ils étaient des *blokes* (prononcé à l'anglaise) ou des têtes carrées.

découvrir ce que je n'avais pas pu apprendre dans l'enfance et l'adolescence. J'ai vu des gens adopter des modes de vie malsains et faire des choix néfastes entraînant peu à peu leur déchéance. J'ai aussi vu des gens se retrouver en difficulté avec les lois – civiles ou militaires – pour des négligences qui auraient facilement pu être évitées. Ce métier m'a enseigné par les exemples négatifs que je voyais autour de moi, chaque jour dans mon travail, et ailleurs aussi, à devenir prudent et à agir avec une plus grande mesure de jugement – c'est-à-dire de discrimination et de discernement – et de sérieux.

Mes premiers contacts avec les textes bibliques

Mon parcours de foi chrétienne est étroitement lié à mon séjour hors Québec. C'est lors d'un bref passage à Toronto lorsque j'étais en permission depuis Borden que je fis la première d'une série de rencontres qui a fini par transformer du tout au tout la compréhension que j'avais de ce qu'est le christianisme. Plusieurs années plus tôt, l'école catholique de la paroisse Saint-Sauveur où j'avais fait mon école primaire, comptait parmi ses manuels scolaires, le Nouveau Testament. Il y avait sur le couvercle de ce livre, édité en format de poche, une image représentant Jésus. J'étais fasciné par cette oeuvre et j'avais bien hâte de l'ouvrir, car j'étais curieux d'apprendre ce que j'y découvrirais. Je dû rester sur ma faim, car jamais de toute l'année personne ne nous a demandé de lire quoi que ce soit de ce qu'il contenait. Ouvrir un manuel scolaire sans y être obligé pour mes devoirs ne faisait cependant pas partie du répertoire des choix que j'aurais pu envisager comme possible pour moi à cet âge-là. Malgré tout, je savais d'instinct qu'il s'agissait d'une partie des textes fondateurs du christianisme et j'étais tout à fait disposé à accepter d'emblée qu'il s'agissait bien là de la Parole de Dieu.

C'est à Toronto vers le début de l'année 1970 que je fus pour la première fois exposé à la lecture libre des textes bibliques, c'est-à-dire que quelqu'un ouvrait avec moi la Bible pour m'en partager les contenus. Jamais durant toute mon éducation catholique n'avais-je entendu qui que ce soit discuter à propos des contenus bibliques ou s'y référer, à l'exception du prêtre à la messe, reprenant chaque année toujours les mêmes passages sélectionnés principalement parmi un sous-ensemble très réduit des quatre Évangiles. J'étais au centre ville de Toronto lorsque l'on m'invita à entrer dans un *Coffee House*, une

sorte de pub sans alcool tenu par des chrétiens. Assis à l'une des tables là, l'on me montrait des passages qui mettaient en lumière des écarts importants entre le catholicisme de mon enfance et la Bible. J'eus maintes occasions par la suite, à Calgary et à Vancouver, de discuter avec des jeunes de mon âge qui, eux aussi, lisaient la Bible par et pour eux-mêmes. À terme, je fus convaincu qu'il existait un écart important sur des aspects essentiels comme sur des points secondaires entre le catholicisme et les textes fondateurs du christianisme que constituent collectivement les livres de la Bible.

Mes premiers élans vers Dieu

Une fois à Calgary, je tenais absolument à parvenir à une maîtrise la plus parfaite possible de l'anglais. Aussi, décidai-je de ne pas me tenir avec les québécois de la base militaire qui formaient un groupe important et dont plusieurs m'étaient sympathiques. La communauté des policiers militaires répondait à certains de mes besoins sociaux et il m'arrivait régulièrement de faire des activités avec eux. Mais je passais plus de temps à développer mes propres cercles de connaissances et d'amis parmi les civils au centre ville de Calgary, d'une part, et à faire des voyages aller-retour à Vancouver, d'autre part.

Un de mes premiers réflexes suite aux échanges qu'il m'arrivait d'avoir avec des gens qui prenaient au sérieux les textes bibliques et aimaient en discuter fut de me procurer un exemplaire d'une traduction française de la Bible proposée par Louis Second. Je fus frappé de lire : « vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur » (Jérémie 29:13; voir aussi 1 Chronique 28:9; Deutéronome 4:29). Je ne me souviens pas avec certitude si le verset en question était parmi ceux-là¹⁷, mais l'idée que Dieu se laisserait trouver par celui qui Le cherchait avec sincérité avait fait forte impression sur moi, de sorte que je m'adressai à Dieu en m'appuyant sur cette promesse.

Quoi que j'étais à l'époque en situation d'ambivalence quant à l'existence de Dieu, cette parole des prophètes faisait malgré tout un profond effet sur moi. Elle me donnait l'impression que si je cherchais Dieu, si je désirais vraiment le connaître, il se ferait connaître à moi. Je transformai donc ce passage biblique en prière à Dieu, Lui demandant

¹⁷ Les notes les plus ancienne utilisées comme aide-mémoire pour rendre compte de mon engagement définitif envers Dieu en 1977 mentionnent effectivement Jérémie 29:13 et 1 Chronique 28:9.

qu'Il se fasse connaître à moi, s'il existait. J'étais seul dans la chambre où j'habitais à l'époque sur la base militaire de Calgary. C'est la première prière de ce genre que je me souviens avoir adressée à Dieu et il me semble qu'elle précède tout ce qui suivra dans mon cheminement vers la foi chrétienne et mon éventuel engagement envers Dieu.

Mes premiers pas vers la foi chrétienne

Depuis l'âge de 14 ans, je tiens un journal intime assez régulièrement. Depuis octobre 2010, je dispose d'une synthèse des inscriptions de 1966 à 1987, compilée pour m'aider à produire le présent récit autobiographique de mon parcours de foi chrétienne. Une relecture des textes synthèses se rapportant à mon cheminement spirituel démontre une grande ambivalence dans mon rapport à Dieu et dans mon engagement envers Lui. Ces notes constituent une trace schématique et descriptive de mon vécu et laisse transparaître une dimension réflexive qui s'est peu à peu accentuée au fil des ans. Cela permet de fixer dans le temps de manière très précise ce qui serait par ailleurs resté vague si je n'avais disposé que de mes seuls souvenirs. Le 21 mars 1970 eut lieu ma première rencontre avec des chrétiens qui prenaient la Bible au sérieux à Toronto. Le 8 août 1970, je faisais la connaissance à Calgary d'étudiants du *Prairie Bible Institute*, avec qui j'échangeai de nouveau le 29 août 1970. Du 3 au 7 septembre et du 12 au 16 septembre, je fis deux voyages à Vancouver où je rencontrai et fréquentai d'autres groupes de chrétiens.

À compter d'octobre 1970 je fis la connaissance d'un nombre de plus en plus grand de chrétiens qui prenaient la Bible au sérieux et vivaient à Calgary. Parmi eux se trouvaient, en particulier, une famille dont les parents avaient cinq enfants, et un groupe d'une vingtaine de jeunes vivant ensemble dans une maison appelée *Jesus House*. Je fréquentai de temps à autre ces gens et leur milieu d'appartenance jusqu'en avril 1972, époque à compter de laquelle je fis aussi la connaissance d'un ami de mon père qui appuyait ses convictions chrétiennes sur la Bible et m'introduisit au milieu évangélique qu'il fréquentait à Québec. Les préoccupations religieuses disparaissent plus ou moins de ma vie jusque vers février 1975, époque où j'avais été muté à Chibougamau, au Nord du Québec. La copine que je fréquentais à cet endroit faisait partie du mouvement charismatique et lisait la Bible par elle-même. Mon intérêt reprend et s'intensifie à

compter de cette époque, tout en demeurant sporadique. Cette démarche trouve enfin son aboutissement dans une décision ferme de m'attacher à la foi chrétienne prise dans la semaine du 12 au 17 février 1977 et dont je ne me suis jamais désisté par la suite.

En parcourant sommairement l'ensemble des synthèses de journaux intimes de mars 1970 à février 1977, on voit le pas-à-pas d'une ambivalence continuelle. J'aspirais d'une part à connaître le Dieu de la Bible et à établir une relation avec Lui. D'autre part, je me demandais s'Il existait vraiment. Parfois je croyais que oui, parfois j'en doutais, parfois il me semblait qu'il était impossible qu'Il existe. Je n'arrivais pas à me fixer. Mon ambivalence en fait était double, car même dans les périodes où je croyais à l'existence de Dieu, je ne parvenais pas à vivre comme je comprenais qu'Il le demandait. Lire les détails de ces premiers élans vers la foi chrétienne me permet de réaliser que la période durant laquelle je me déclarais résolument agnostique a été plus courte que je ne m'en souvenais sans l'aide d'une relecture de mes journaux intimes de l'époque.

Ma période plus fermement agnostique était en fait concentrée dans les années 1973 et 1974 seulement. Durant cette période mes réflexions portaient parfois sur mon rapport à Dieu. Tel fut le cas, par exemple, à Chypre en 1974, lorsque nous nous trouvions entre les attaques militaires des Turcs contre les Grecs, faisant plusieurs morts et blessés parmi les canadiens et autres contingents des Nations unies en mission de maintien de la paix. L'inquiétude suscitée par un sentiment vague que je pourrais bien mourir dans cette guerre ne m'enlevait pas la colère que je ressentais contre tous et contre tout en ces lieux : une attitude de révolte m'habitait même lorsque je songeais à Dieu, contre qui je m'insurgeais tout autant que contre n'importe qui ou n'importe quoi d'autre.

Mon engagement définitif envers Dieu

À compter du 17 février 1977, je me suis engagé à vivre selon ma compréhension de ce qu'enseignaient les Écritures Saintes, c'est-à-dire dans l'obéissance à Dieu. On peut le dire ainsi dans un premier temps, quoi que cette formulation laisse de côté une dimension essentielle de ce qui s'est produit à cette époque pour moi et en moi. De quelle autre dimension s'agit-il ? Celle qui correspond à répondre « oui » au Dieu qui appelle. Celle qui consiste à placer en Dieu sa confiance comme seule source de vie et de salut.

Placer, comme je viens de le faire, ma décision d'obéir à Dieu avant celle de répondre à son appel, de même que de placer la réponse au salut offert en Jésus-Christ avant l'offre dudit salut exige une précision et soulève une question.

Précision. J'ai cru alors et je crois aujourd'hui que le passage d'une posture d'incroyance (de la mort spirituelle) au statut d'enfant de Dieu (Jean 3) et de cohéritier avec son Fils unique (Éphésiens 1 et 1 Pierre 1) est un don de la part de Dieu qui en est l'auteur, alors que nous en sommes les récipiendaires par la foi (Éphésiens 2). Voilà pour la précision. **Question.** Quant à la question : pourquoi parler de mon engagement définitif envers Dieu d'abord en terme de mon choix de lui d'obéir, puis, seulement ensuite, comme réponse à son appel, et garder pour la fin l'appel de Dieu source de tout le reste ?

Cette précision et cette question m'aident à clarifier à mes propres yeux que l'appel en question – ici placé en tout dernier lieu – est à la source de mon histoire, considérée dans son ensemble. Je dirais aujourd'hui que j'ai entendu et compris suffisamment en quoi consistait cet appel de Dieu pour mon salut dès l'époque où je recevais avec enthousiasme la Parole de Dieu en conséquence de quoi je me fis baptiser une première fois le 6 septembre 1970, près du Stanley Park, à Vancouver, puis une seconde fois, dans le grand baptistère de l'Église Emmanuel à Calgary le 13 juillet 1971. Compte tenu que mon *engagement* à suivre Christ ayant donné lieu à l'un et l'autre de ces deux baptêmes avait été suivi chaque fois d'un retour à un style de vie contraire à ma compréhension des enseignements bibliques, je me méfiais de moi-même. D'autant plus que je ne pouvais plus compter le nombre de fois où je m'étais tourné vers Dieu en ne doutant pas de ma sincérité, puis m'en étais détourné dès qu'une situation m'y invitait.

Ma compréhension du salut de Dieu par grâce qui s'obtient par la foi seule et sans que l'ajout d'œuvres méritoires y soit pour quoi que ce soit n'était pas principalement ce qui avait échappé à ma compréhension, mais plutôt la décision de me repentir réellement. Je veux dire par là que la persistance d'une conduite alignée sur ma compréhension des enseignements bibliques était vue par moi comme un sceau de ce que je disais croire. C'est pourquoi il était si important pour moi de m'assurer que le passage du temps viendrait confirmer et non pas infirmer la réalité de la foi que je professais de nouveau.

Lors donc que le pasteur ou les membres et adhérents de l'Église que je fréquentais assidûment à compter de la date historique pour moi du 17 février 1977 insistaient que je m'approprie personnellement l'assurance de mon salut, j'éprouvais une grande difficulté.

Je me rends compte aujourd'hui qu'il manquait à la compréhension des Écritures que j'avais développée jusqu'alors une vue d'ensemble à caractère théologique. Je ne disposais pas encore non plus d'une approche aux textes bibliques qui m'aurait habilité à en comprendre le propos dans leur contexte historique, littéraire et grammatical. Il me manquait par ailleurs une compréhension de l'histoire et du développement des systèmes théologiques, ecclésiastiques et confessionnels au sein desquels s'inscrivait la Bible. Je ne disposais pas non plus d'une formation qui m'aurait permis de situer ma démarche de foi dans leur contexte culturel et idéologique contemporain. Enfin, la compréhension que j'avais de moi-même était fondée sur un héritage familial trouble et me laissait avec des manques importants au plan de l'assurance de la valeur que l'on a par rapport aux autres.

Il s'est avéré que mes craintes d'être une fois de plus devant un faux engagement de ma part n'étaient pas fondées. Les mois et les années passèrent sans que je me détourne de ce que je considérais être la voie de Dieu pour moi, laquelle voie passait par l'obéissance aux Écritures saintes et par la confiance qu'il était possible de les mettre en application. Par contre ce n'est que progressivement et très lentement que j'ai été en mesure de situer les textes bibliques dans l'ensemble de leurs contextes. L'écriture du présent récit réflexif du parcours de ma foi dans cet essai autobiographique m'aura permis de clarifier à mes yeux ces éléments de contexte et d'en approfondir ma compréhension.

Pasteur en formation, puis pasteur

Les mois qui ont immédiatement suivi ma conversion définitive au Christianisme à la mi-février 1977 se sont passés comme si tout ce que j'avais progressivement compris durant les sept années précédentes s'intégrait concrètement à ma vie quotidienne. À titre de chef de l'équipe de patrouilleurs dont j'étais membre, j'étais en mesure d'exiger le respect des normes éthiques en vigueur dans l'exercice des fonctions de policier militaire. Ces normes assuraient à chacune des personnes interceptées par nous d'être traitées avec le plus grand respect – même lorsqu'elles nous injuriaient ou tentaient de nous agresser. À

titre personnel, l'on constata dans mon entourage une transformation importante dans les attitudes dont je faisais preuve envers les gens et dans ma façon de m'adresser à chacun.

Le milieu chrétien auquel je m'étais intégré à Québec en 1977 divergeait sur des aspects importants d'avec les milieux chrétiens fréquentés dans l'Ouest canadien de 1970 à 1973. Mais parmi les points communs partagés par ces milieux chrétiens se trouvait l'insistance attribuée à la responsabilité de chacun de partager sa foi avec les gens de leur entourage naturel. La première et plus importante de mes décisions d'obéissance à Dieu avait été en lien avec l'adoption d'un style de vie entièrement conforme à la moralité biblique. D'où, dans la semaine du 12 au 17 février 1977, j'ai mis fin à une relation amoureuse qui contrevenait aux enseignements bibliques. Ce renoncement me fut très pénible. J'ai ensuite entrepris d'apporter des correctifs importants dans tous les secteurs de ma vie. J'abandonnai par exemple toute forme de mensonge, ce qui m'obligea à demander à Dieu son aide pour qu'il m'apprenne comment l'on se sort de certaines impasses culturelles sans devoir mentir.

Mais je ne me voyais absolument pas parler de ma foi en Dieu à d'autres militaires sur la base de Valcartier où je résidais dans une chambre seul des quartiers pour célibataires. Il ne me fallut pourtant pas très longtemps avant de dépasser ce dernier blocage dans ce que je considérais être l'obéissance à ce que je comprenais comme un enseignement explicite des Écritures et la volonté de Dieu pour chaque croyant dont moi. Beaucoup des militaires que je connaissais ou rencontrais à cette époque sur la base de Valcartier étaient ouverts à entendre mon récit de conversion et les passages des Écritures que je partageais avec eux. Il n'était pas rare que je remplisse de trois ou quatre autres militaires ma Volkswagen Rabbit 1976 et les emmène avec moi aux réunions de l'Église locale de Loretteville que je fréquentais alors avec assiduité, Église évangélique baptiste.

Une chose conduisant à une autre, je finis par quitter les Forces armées canadiennes pour me joindre à un programme de formation pratique au ministère pastoral dont l'on nommait les participants des « serviteurs en formation ». C'est ainsi que s'amorça ma formation pour le ministère pastoral par une alternance de formation au séminaire et de responsabilités pratiques dans mon Église locale. Je constate en

parcourant mon relevé de notes de l'époque que j'ai cumulé 20 crédits durant l'année scolaire 1977-1978, puis 15 autres crédits jusqu'à l'automne 1980, lorsque je m'inscrivis en Ontario pour un baccalauréat en théologie dont je graduais en avril 1984. Chaque été durant cette formation, je revenais à Québec où l'on me confiait des responsabilités pastorales dont l'axe principal était la transmission de la foi et l'accompagnement dans les premiers pas de la marche chrétienne. Peu après mon retour à Québec suite à ma formation théologique, je fus mandaté pour démarrer une Église locale dont le noyau serait constitué de quelques membres de l'Église existante.

La période durant laquelle je fus pasteur d'une petite Église locale naissante à Québec fut celle qui contribua le plus à me donner satisfaction en matière de réalisation personnelle, mais qui en même temps soulevait à nouveau frais une question troublante. Le fait de m'être sincèrement et concrètement détourné des voies de la déchéance morale qui étaient les miennes avant ma conversion au christianisme du 17 février 1977 ne m'avaient pas pour autant protégé contre une manière d'être qui ne correspondait pas à l'idéal que je m'étais fait et continuais de me faire des relations conjugales harmonieuses. Or mon mariage à l'été 1980 – quelques mois avant mon départ pour London où j'ai vécu quatre ans pour y compléter ma formation pastorale et théologique – avait fait ressortir des dimensions de ma personne qui rendaient difficiles mes rapports conjugaux. Je voyais bien que ma foi chrétienne s'avérait insuffisante pour faire face à certains des défis intrapersonnels et interpersonnels que représentait pour moi la situation d'homme marié. J'avais beau prier Dieu, le supplier en citant des promesses qu'Il avait faite dans la Bible, lire cette dernière en faisant tous mes efforts pour l'appliquer dans les situations mêmes que je trouvais les plus difficiles, rien n'y faisait, il m'arrivait de n'être pas à la hauteur.

Au moment d'écrire la présente partie de mon récit, en octobre 2011, je ne puis concevoir une meilleure manière de présenter la transition du ministère pastoral vers le travail séculier qu'en ayant recours à deux lettres écrites durant cette déchirante période. La première de ces lettres était adressée aux membres de l'Église locale à Québec qui m'avait mandaté pour fonder une Église-fille que nous avons nommé Québec-Est; sauf pour les corrections d'usage, elle est reproduite intégralement à la section suivante. La deuxième lettre est une traduction partielle d'une lettre envoyée au réseau de personnes

qui contribuaient financièrement au ministère d'implantation d'Église qui était le mien. L'une et l'autre de ces lettres présentent les préoccupations qui m'habitaient lors de cette transition et donnent un aperçu de l'esprit dans lequel ma conjointe et moi nous trouvions.

Lettre de démission du ministère pastoral

Neufchâtel, le 1^{er} août 1987,

Cher ami et frère en Jésus-Christ, salut :

J'aurais tellement voulu te visiter personnellement pour partager face à face avec toi. Faute de mieux, je prends plume et papier.

Quand je considère les 18 dernières années de ma vie, je vois combien grande fut la bonté de Dieu à mon égard. En effet, il y a maintenant 18 ans que j'ai entendu l'Évangile pour la première fois, et ce n'est que huit ans plus tard que j'ai enfin cédé au salut.

Malgré une résistance si longue et acharnée, le Seigneur m'a tout de même conduit dans son œuvre six mois après que je lui eus cédé ma vie. Les dix années qui suivirent se déroulèrent pour moi, comme une seule journée car j'ai beaucoup aimé le ministère.

Par contre, dès l'école biblique, Nellie et moi nous sommes souvent demandés si nous arriverions vraiment un jour à acquérir la maturité requise pour être un couple modèle. Pendant que cette question brûlait avec persistance au fond de nos cœurs, les portes du ministère ne cessaient de s'ouvrir devant nous. C'est en nous émerveillant sans cesse devant le privilège qui nous était accordé que nous relevions chacun de ces défis, dont l'Église de Québec-est fut le plus beau.

Puis, en 1986, j'ai choisi comme verset-thème Éphésiens 3:14-21 sur lequel je me suis appuyé pour demander à mon Dieu de produire davantage de sainteté dans ma vie. C'est alors que j'ai vu à quel point j'en manquais.

Maintenant, en 1987, j'ai choisi comme passage-thème le Psaume 23. Je voulais simplement me laisser conduire par le bon Berger. Ce qui m'amène au but de cette lettre. Nellie et moi croyons que le Seigneur nous conduit à réorienter nos pas en dehors du ministère dès cet automne.

Serons-nous donc dans l'abattement ? Loin de là ! Je me réjouis en mon Dieu pour ses voies à mon égard. Je me réjouis que pendant dix ans il m'a prêté un précieux trésor : œuvrer dans sa vigne ! Je considère que j'en ai été incalculablement enrichi dans mon être tout entier.

Que dire du futur ? Nellie et moi pensons que le Seigneur me dirige vers un cours intensif d'un an comme programmeur-analyste. Il semble déjà avoir ouvert les portes dans cette direction. Il n'en reste qu'à nous de Lui faire confiance pour un emploi.

Qu'advient-il de Québec-Est ? M. T... demeure sur place. Prions pour que Dieu pourvoie quelqu'un pour travailler avec lui. Nous sommes conscients que notre réorientation nécessitera un réajustement à l'Église. Mais il nous faudra tous faire confiance à notre Dieu !

Nous sollicitons tes prières, mon frère, ma sœur.

Sincèrement, en Lui,
Daniel et Nellie

Lettre à nos amis des Églises du Canada anglais

Le 8 février 1989,

À nos amis :

Nellie a reçu aujourd'hui une lettre de l'une de nos amies les plus proches du Canada anglais où nous lisons : « Lorsque à Noël je n'ai pas reçu de vos nouvelles, j'ai regardé très souvent, espérant recevoir une lettre de votre part. M'avez-vous rayé de votre liste de correspondants, ou amis ? Ni l'un ni l'autre. J'espère bien ! ».

En fait, c'est à toutes fins utiles ce que nous avons faits, rayer tous nos amis de notre liste de correspondants. Pas une excuse valable, seulement un triste fait. Alors je remercie cette amie de nous avoir écrit cela et profite de l'occasion pour écrire maintenant.

Quitter le ministère d'implantation d'Église à temps plein fut toute une expérience comme vous pouvez le soupçonner... douloureux mais très... très riche ! Dieu nous a enseigné des leçons significatives. Mais permettez-nous d'abord de vous dire comment Dieu m'a guidé (Daniel) vers un travail à temps plein qui semble revêtir un potentiel pour devenir permanent dans une province où les emplois sont rares.

Vous vous rappellerez qu'en septembre 1987 je me suis inscrit à un cours intensif en technologies de l'information. Une fois ce programme terminé, en 1988, Dieu m'a conduit à enseigner des logiciels de bureautique sur la base de contrats d'une durée de quatre jours chacun à l'Université du Québec. Le seul inconvénient de cet emploi était son instabilité.

Puisque mon patron et mes collègues me disaient unanimement et chacun à sa façon de ne pas me fier à ces contrats courts pour gagner ma vie tout au long de l'année, je continuai de postuler partout où l'on pouvait avoir

besoin de formateurs ou enseignants. C'est donc ainsi qu'avant même que mon expérience ne me permette de constater ce contre quoi on me mettait en garde, je fus presque surpris d'avoir deux entrevus d'emploi le même jour. Le premier était un contrat de trois semaines qui tombait à point; le second s'est avéré être un emploi à temps complet qui débutait après la période des fêtes, le 1^{er} février 1989.

Il m'a été difficile de ne pas y voir une réponse spécifique de la part de Dieu à mes prières, alors que je m'inquiétais sur comment je pourrais bien parvenir à gagner ma vie en dehors du ministère pastoral. Ma prière a essentiellement été la suivante : « Seigneur donne-moi un emploi où il me soit possible d'utiliser la plus grande partie possible de l'expérience acquise dans le ministère chrétien afin que je puisse être un atout pour un employeur ». Je me disais que ce serait là une bonne manière d'obtenir et de conserver un emploi. [...]

Nous nous réjouissons dans le fait que nos années de préparation au ministère et le ministère lui-même nous ont donné le privilège de vous connaître. Nous espérons que vous continuerez de prier pour nous. Notre désir est que notre vie glorifie Dieu à travers nos occupations... et il se peut que nous redevenions éventuellement plus actifs dans son œuvre, voire même de nouveau à temps plein dans le ministère un jour. Pour le moment il n'y a que Dieu qui sache ce qui adviendra. Tout ce que nous savons pour notre part est que la présente période de transition et de repos, ou sabbatique si vous préférez, était et demeure nécessaire pour notre croissance et maturité dans le Seigneur.

Unis dans l'amour de Christ,
Nellie et Daniel Garneau

Ma vie postpastorale dans des milieux séculiers

Les lettres des deux sections précédentes montrent avec justesse comment je ressentais mon retrait du ministère pastoral en août 1987 et comment se présentèrent pour moi les premiers moments de ma réorientation vers l'informatique. Tout débuta avec un cours intensif d'un an à l'Institut d'informatique de Québec pour lequel j'obtins une subvention de ce que l'on nommait *Assurance chômage*, aujourd'hui *Assurance emploi*, laquelle couvrait plus ou moins la totalité des frais de scolarité et peut-être un peu plus. Cette école privée qui formait des techniciens en informatique garantissait un stage de fin d'études à chacun. Je fis le mien à la Télé-université (Téluq), relevant alors de l'université du Québec et maintenant de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Mais la Téluq m'engagea immédiatement sur une base contractuelle rémunérée pour donner des cours

d'initiation à l'utilisation des micro-ordinateurs, avec lesquels tous n'étaient pas encore familiers à cette époque. Après plus ou moins cinq mois à la Télug, je trouvai un emploi dans une firme privée de formation bureautique, emploi que je tenais depuis une semaine au moment d'écrire la seconde lettre des sections ci-dessus.

Parmi les emplois postulés à cette époque se trouvaient chacun des ministères du gouvernement du Québec, auprès desquels j'avais déposé une candidature individuelle, selon les règles d'embauche de personnel occasionnel professionnel de l'époque. Ces dernières démarches portèrent fruit un autre cinq mois plus tard. Donc à l'intérieur de l'année après ma graduation du cours d'informatique, j'occupai deux emplois de formateur bureautique et commençais une carrière d'occasionnel au gouvernement du Québec comme analyse de l'informatique et des procédés administratifs. De juin ou juillet 1988 jusqu'à décembre 1997 j'occupai des postes occasionnels au ministère des Transports, au ministère des Forêts (plus tard intégré au ministère des Ressources naturelles) et à la Société de l'assurance automobile du Québec. C'est en janvier 1998 que je revins au privé dans un emploi que j'occupe encore au moment d'écrire ces lignes le 2 octobre 2011 et de réviser l'ensemble du présent livre les 21 et 27 septembre 2013 en vue de sa publication.

Je me souviens très clairement encore aujourd'hui de plusieurs des sentiments que j'éprouvais aux débuts de cette carrière en informatique. Elle construisait sur mes récents apprentissages techniques; mes acquis antérieurs y étaient également reconnus. Le premier sentiment que je tiens à mentionner était la certitude que Dieu guidait mes pas, d'un contrat ou d'un poste occasionnel à l'autre, puis vers l'entreprise privée en 1998. C'est d'ailleurs ce que laisse transparaître les lettres de 1987 et de 1989; l'une comme une attente encore à réaliser, l'autre comme une situation en train de s'accomplir. Un aspect de ces lettres de 1987 et 1989 me frappe tout particulièrement. Je dis éprouver une *difficulté à ne pas croire* que Dieu agissait en réponse à mes prières, alors que c'est plutôt d'une *difficulté à croire* que Dieu agit suite à mes prières qui m'habite en 2011.

Cette transformation de mon univers intérieur est importante dans le contexte où je tente de décrire en peu de lignes dans cette section le récit du parcours de ma foi chrétienne dans le cadre des vingt-cinq années écoulées depuis que j'ai quitté le ministère

en 1987 jusqu'à l'écriture de ce livre de 2010 à 2012. En bref, je dirais qu'à tous égards j'avais le sentiment de tomber comme dans un puits dont le fond aussitôt atteint était constitué d'une trappe qui s'ouvrait sur un gouffre dont le fond était lui aussi fait d'une trappe qui s'ouvrait sur un autre gouffre, et ainsi de suite à l'infini. Mon rapport à la foi s'effrita peu à peu pour passer par exemple d'une difficulté à ne pas croire vers une difficulté à croire que Dieu intervenait personnellement dans ma vie suite à mes prières.

Il en fut également ainsi de ma conviction que les savoirs acquis par ma pratique pastorale accompagnée de questionnements et réflexions théologiques approfondis pourraient être utiles à d'autres et alimenter des échanges à caractère spirituel. Or il s'avéra d'une part que bien peu de gens partageaient les préoccupations qui avaient guidé mon propre questionnement théologique. D'autre part, les associations faites par certains de ceux qui entendaient des bribes de mon passé ne me convenaient pas du tout. Par exemple, vers le début de ma nouvelle carrière en informatique, l'une des personnes avec qui je travaillais m'avait confié qu'elle ne m'aimait pas à cause de ce que je représentais pour elle. Un de ses proches avait été militaire, ce qui lui faisait horreur. Un autre de ses proches était un témoin de Jéhovah, ce à quoi elle m'associait tout en affirmant qu'elle haïssait ce groupe. De plus elle disait me détester parce qu'elle ne supportait pas ce qu'elle percevait comme une attitude chez moi qui consistait à « aimer tout le monde » et à « pardonner à tout le monde », affirmait-elle en ces mots là. Sur ce dernier point, elle disait être incapable d'aborder ainsi les situations de vie. J'en déduis aujourd'hui que je représentais pour elle une sorte de miroir dont l'image qui lui était renvoyée la mettait en contact avec une ou plusieurs dimensions d'elle-même qu'elle n'acceptait pas.

À une autre occasion, dans ce même milieu de travail, le premier des ministères du gouvernement du Québec où j'ai occupé un emploi d'occasionnel, un travailleur social était venu animer un atelier pour sensibiliser à la lutte contre le sida. Il conseillait l'usage du condom pour toute relation sexuelle même à l'intérieur des couples stables ou mariés car, disait-il, nul ne peut jamais présumer de la fidélité de son conjoint. Ce conseil faisait ressortir à mes yeux une contrainte à laquelle conduisait le style de vie libre d'aujourd'hui. Je levai la main pour poser la question suivante : « Ne serait-il pas plus agréable si globalement nous revenions à une pratique plus rigoureuse de la monogamie ? ».

J'appris dans les jours qui suivirent par la secrétaire affectée à notre groupe de travail que ce genre de remarque « ne se faisait pas ». J'en vins à me demander s'il n'y avait pas aussi quelque chose dans ma manière d'interagir avec mes collègues de travail qui aurait contribué à provoquer ces attitudes de fermeture dont les formes étaient diverses. Après presque trois ans sur un même poste d'occasionnel au gouvernement, je reçus une invitation d'un chef de service qui montait une équipe de soutien technique au nouveau ministère des Forêts. Il avait lu la publication *Au bout du fil* dont j'assumais la coordination et à laquelle je contribuais plusieurs articles. Il m'offrit un poste d'analyste conseil en soutien technique qui représentait un avancement de quelques échelons. J'acceptai le poste, mais pris la décision de ne parler de mon histoire personnelle que dans des contextes privés et seulement là où une relation de confiance avait d'abord été établie.

C'est la position que j'ai rigoureusement maintenue jusque vers 2003 lorsque mon emploi régulier de consultant pour CGI me ramena à travailler pour la Défense nationale. Quand il s'avéra pertinent pour gagner un appel d'offre visant le renouvellement du contrat sur lequel je travaillais déjà, je mentionnai mon expérience militaire passée. Par ailleurs, les membres de ce groupe m'interrogèrent et blaguèrent sur mon arrière-plan mais de manière sympathique et qui ne me paraissait pas menaçante. Je m'ouvris donc à eux en réponse aux questions qu'ils me posaient sur mon ancienne carrière de pasteur. Ils en avaient eut vent par mon curriculum vitae dont CGI se sert pour les appels d'offre.

Les milieux chrétiens fréquentés au fil des ans

Il m'importe de donner au moins un bref aperçu ici des milieux chrétiens que j'ai fréquentés après avoir délaissé la religion catholique de mon enfance. Je reviendrai peut-être dans un autre contexte sur les aspects plus spécifiques se rattachant à ces milieux, ne retenant ici que l'essentiel pour une présentation de ma vie adulte à grands traits.

Je sais aujourd'hui que l'Église catholique romaine de mon enfance et adolescence était et demeure traversée de plusieurs courants théologiques et attitudes pastorales. Le Québec de mon enfance m'a exposé à une version spécifique de cette Église, celle qui avait cours dans les milieux ouvriers des années 1950 et 1960 à la paroisse Saint-Sauveur. Parmi les pratiques d'usage se trouvaient encore la récitation du chapelet sous la direction

d'un membre du clergé sur les ondes de la radio et les processions de la Sainte Vierge dans les rues de la basse ville de Québec à l'occasion du mois de mai, le mois de Marie. À l'école du quartier j'avais appris le nombre d'indulgences que l'on pouvait obtenir en fonction d'actes religieux spécifiques, par exemple, 300 jours d'exemption du purgatoire chaque fois que l'on prononçait le mot *Marie* en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Quant au foyer d'accueil dans lequel s'est déroulé mon enfance, on y allait à la messe chaque dimanche, mais personne n'assistait aux pratiques quotidiennes des vêpres, ni ne parlait en autant que je me souviens de questions suscitées par la foi chrétienne. Grand-mère se référait par contre aux principes de la moralité universelle enseignée dans cette Église, comme l'importance de ne pas voler et d'obéir aux autorités. On exposait dans ce foyer divers symboles religieux dont principalement des images de Marie, de Sainte-Anne, mère de Marie, et parfois une statue de la Sainte-Vierge ou de Sainte Anne qui circulait dans la paroisse au mois de mai de chaque année. Il y avait aussi ce que l'on nommait, sans s'attarder sur sa signification, « le sacré cœur de Jésus ». Il s'agissait bien sûr d'une représentation de l'amour de Dieu manifestée en Jésus. Aucune de ces images et de ces symboles ne me rejoignaient vraiment ni ne m'aidaient à comprendre le sens ou la pertinence du christianisme pour ma vie d'être humain en Dieu.

Le christianisme dont j'entendis parler à Toronto, à Calgary et à Vancouver s'opposait de manière frontale à de telles pratiques et à ce qu'elles sous-entendaient en termes de compréhension globale de ce que représentent le christianisme et la foi chrétienne. Notamment, le salut n'était pas une question d'œuvres méritoires acquises par nos efforts, mais il était au contraire la réponse personnelle à un appel adressé à chacun. Le salut de Dieu une fois compris et accepté transformait une personne en enfant de Dieu; le baptême était conçu non pour donner accès au salut, mais pour en rendre témoignage. Cette transformation était un résultat de l'œuvre de Christ considéré comme le seul prêtre qui tenait dorénavant lieu d'intercesseur entre les hommes et Dieu. La source d'autorité reconnue dans ce contexte était la Bible, interprétée à la lumière du témoignage qu'elle rend d'elle-même, c'est-à-dire comme étant la Parole de Dieu aux hommes de tous temps.

Le milieu chrétien que j'ai par la suite fréquenté au Québec participait également à cette conception de la foi chrétienne, se démarquant ainsi de manière importante de la religion catholique de mon enfance, mais s'en rattachant aussi sur des points essentiels. Tous les milieux chrétiens que j'ai fréquentés s'inscrivaient dans la tradition théologique encapsulée dans le crédo des apôtres et considèrent comme essentielles à la foi chrétienne les résolutions adoptées au concile de Nice en 325 AD. C'est donc dire que ma foi chrétienne s'inscrit dans le cadre du protestantisme issue de la réforme protestante du XVI^e siècle, lequel constituait un retour aux sources historiques du christianisme.

Par contre, des différences importantes opposaient les milieux chrétiens fréquentés dans l'Ouest canadiens au début des années 1970 et le milieu où s'inscrit ma foi chrétienne depuis l'époque de mon engagement durable au Christ depuis février 1977. Les premiers appartenaient de manière générale et pour la plupart au pentecôtisme évangélique et insistaient sur une approche charismatique de la foi chrétienne, participant d'ailleurs occasionnellement avec le mouvement charismatique de l'Église catholique. Les chrétiens que j'ai connus dans la région de Québec appartenaient pour leur part à l'Association des Églises évangéliques baptistes du Québec et du Canada. Il ne relève ni de ma compétence ni de mon propos de comparer ces deux branches du protestantisme. Il m'importe cependant de dégager le contraste entre ces deux milieux tel que je l'ai vécu dans les groupes spécifiques que j'ai fréquentés dans l'un et l'autre, c'est-à-dire parmi les Pentecôtistes de l'Ouest canadien, puis chez les Baptistes du Québec et de l'Ontario.

Les groupes pentecôtistes de Calgary et de Vancouver se fondaient sur les Écritures, mais dans les rencontres religieuses auxquelles j'ai participé de 1970 à 1973, l'on insistait beaucoup sur les manifestations concrètes du pouvoir de Dieu maintenant. L'Église évangélique baptiste de Québec à laquelle je me suis joint en 1977 insistait sur une exposition suivie des textes individuels examinés dans leur contexte biblique global. Cette Église était également structurée de manière à favoriser la participation concrète de chacun à l'édification mutuelle des membres et la participation à l'organisation de l'Église. Un comité de direction y était juridiquement constitué, et c'est par vote de l'assemblée faite de tous les membres de l'Église locale que l'on pouvait se joindre à ce comité. Les

membres qui en avaient l'inclinaison et la capacité étaient également encouragés à participer aux divers ministères d'enseignement de la Parole qui existaient en cette Église.

De plus l'association québécoise à laquelle se rattachait cette Église avait mis en place le Séminaire baptiste évangélique du Québec, connu sous l'acronyme SEMBEQ. L'on y dispensait des cours dans une formule alliant la formation à distance et en présence. Les cours à distance s'inscrivaient dans une approche de cours dits programmés où chaque étudiant parcourait par lui-même la matière et rencontrait un animateur de groupe une fois par semaine, généralement, le pasteur de l'une des Églises locales participantes. Des cours en présence étaient également offerts en formule intensive chaque été et par blocs d'une ou deux semaines tout au long de l'année.

C'est dans le contexte canadien de cette association d'Église que je fis ensuite mes études bibliques en Ontario de 1980 à 1984 au *London Baptist Bible College and Seminary*, intégré depuis au *Heritage Theological Seminary*. J'eus l'occasion d'exercer des ministères ou stages étudiants dans trois églises et dans une mission pour personnes sans abris durant les quatre années de mes études à London.

C'est dans ce contexte très précis de l'association des Églises baptistes évangéliques du Québec et du Canada que s'est inscrit le parcours de ma foi entre l'année de ma conversion définitive en 1977 et celle où je quittai le ministère pastoral en 1987. Après quoi je suis resté pour une période d'environ six mois à l'Église dont j'avais été deux ans pasteur, mais il m'a plus tard semblé préférable de changer de contexte.

Cette dernière décision m'a mis en contact avec d'autres réseaux d'Églises évangéliques à propos desquels je n'avais jusque là que des connaissances indirectes. Je me suis éventuellement installé à demeure, pour une période approximative de sept ans, dans une Église de la région de Québec, l'*Assemblée chrétienne Bonne nouvelle (ACBN)*. Cette Église avait été fondée par un groupe de dirigeants et de membres qui s'inscrivait dans la tradition des *Frères chrétiens*. Ils en conservaient les principes ecclésiastiques mais tendaient vers une ouverture plus grande. Éventuellement nous avons décidé de revenir à l'*Église évangélique baptiste de Québec*, pour une période approximative d'un

an, puis nous sommes joints à la *Communauté chrétienne des Deux Rives*, autre milieu qui se veut ouvert aux différences.

C'est de cette dernière Église locale dont nous sommes membres depuis le printemps 1998, ma conjointe et moi. Il s'agit d'une Église évangélique dont les adhérents proviennent de divers milieux, mais surtout baptistes évangéliques et frères chrétiens. Nous tentons également comme groupe de participer à une conversation plus vaste à propos de la foi chrétienne et de sa transmission aux générations futures avec des membres engagés de l'Église catholique et de divers groupes évangéliques du Québec.

Mon engagement chrétien parmi les Baptistes ne m'a toutefois pas empêché au fil des ans d'entretenir un profond respect pour les membres du mouvement pentecôtiste, ni de garder une distance quant à certaines de ses pratiques et convictions particulières.

INTÉGRATION SPIRITUELLE

Ma relation intrasubjective avec Dieu aujourd'hui

Une semaine s'est écoulée depuis que je faisais une relecture de l'ensemble des pages précédentes de cet essai autobiographique, apportant au passage de légères corrections et ajoutant des précisions. J'écris le présent texte le samedi 15 octobre 2011, après une attente qui m'a semblé interminable entre le moment de déposer mon mémoire de maîtrise en formation à distance le 5 juillet et l'obtention des résultats, le 13 octobre, il y a deux jours de cela. Le comité d'évaluation a accepté mon mémoire et lui accorde une mention d'excellence.

Or, voici ce que j'écrivais en m'éveillant à 4 heures le matin du 13 octobre, ne sachant pas encore quand j'aurais vent des résultats obtenus et craignant que mon mémoire soit refusé :

« Dieu mon Consolateur... Mon protecteur... Mon Rampart... Mon Directeur... Le Roi des rois et instance souveraine suprême au regard de toute autorité, spirituelle et terrestre, formelle et informelle, humaine et diabolique...

« Ne suis-je pas au fond celui qui ai besoin du délai en apparence démesuré avant l'obtention des résultats suite au dépôt de mon mémoire ? Me préparant à en défendre la démarche si besoin est ! par la lecture d'oeuvres, comme celle de Taylor (2011), *L'Âge séculier* »¹⁸.

Quelques heures plus tard le même jour, juste avant de retourner travailler à 13 heures après ma pause midi, alors que je venais d'apprendre à 11 heures que mon mémoire avait été favorablement accueilli par les trois lecteurs du comité d'évaluation, j'écrivais :

« Ce que je ressens me surprend un peu et s'avère difficile à décrire. En un mot, je suis en liesse. Je me réjouis de l'ouverture que cela implique de la part [des lecteurs-évaluateurs]. Je suis également heureux d'avoir enfin ce diplôme, que je croyais presque ne jamais obtenir... que je désespérais en fait de pouvoir obtenir sans me battre plus avant ».

Qui est donc Dieu pour moi ? Une source de patience, c'est clair selon ces deux extraits. Un être puissant en qui je me confie, sans exigence, malgré les revers de mon existence. L'être personnel qui s'intéresse à moi comme un père, comme une mère, à son enfant. Le jour précédent cet événement, le 12 octobre 2011, habité par la crainte que mon mémoire soit refusé, mais songeant aussi à ma dernière saison au club Toastmasters Alegría, juste avant que je m'inscrive à la maîtrise en formation à distance de la Téluc, j'écrivais ceci :

« Dieu est le Père et la Mère guidant mes pas, m'assurant protection, veillant à ma formation d'héritier, de prince, d'ambassadeur du Royaume [des cieux], maintenant et dans l'éternité. Tu me protèges de l'assimilation que [je crains tant que l'on fasse] de moi à toute autre personne dont les actions reprochables pourraient m'être attribuées par trahison, par lâcheté, par apparence conjecturale, par méconnaissance de la part d'autrui de ce que sont mes lignes de force, de ce qui est opposé à ma nature et aux actes qui sont les miens.

¹⁸ Charles Taylor (2011), *L'Âge séculier*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 1 344 pages.

« Dieu est celui qui me fortifie lorsque l'on me hue injustement pour qui je suis, pour le bien que je fais, pour les paroles droites que je prononce, pour le courage dont je fais preuve à l'occasion. Tu es, Seigneur Dieu, celui qui agit en faveur de ceux qui agissent contre toi en moi; tu es donc celui qui par moi aime ceux qui me blessent ou cherchent à se protéger du mal que tu représentes pour eux, de la menace que tu es à leurs yeux et dont mes paroles et mes actes se font parfois le faible mais juste reflet ».

Je ne suis pas certain que j'aurais pu écrire le tout dernier des extraits précédents sans l'effet produit en moi de la lecture de ce que Charles Taylor dit du déisme providentiel dans *L'Âge séculier*, où l'on voit comment l'Occident est passé d'une situation où il était difficile de ne pas croire en Dieu à une situation où la plupart ne peuvent plus croire.

Il me semble d'ailleurs que le rêve (ci-dessous) que j'ai fait dans la nuit du 12 au 13 octobre tire l'une de ses sources dans ma réponse à cette œuvre titanesque, *L'Âge séculier*, par laquelle je me sens interpellé à exprimer en toute simplicité ce que je crois vraiment. Voici comment je décrivais ledit rêve dans mon journal du 13 octobre 2011 :

« En réponse à des questions soulevées dans notre Église sur l'engagement dans le monde, je partage des passages du Nouveau Testament à caractère mobilisateur en vue d'une présentation explicite de l'Évangile et sans apparats. Je fais appel au recours à la prière de chacun comme première étape. L'on semble touché, frappé, mobilisé par mon propos ».

Que révèle ce dernier rêve de ce que je crois de Dieu, sinon qu'il est essentiel de s'appuyer sur Lui dans les moments de crise – or l'Église vit une période très difficile, ébranlés que sont ses membres dont moi par la difficulté de dire qui l'on est vraiment. Nul ne nous croit, chrétiens, nul ne nous prend au sérieux. La situation décrite par Taylor dans *L'Âge séculier* est telle qu'un verrou a été mis sur un très grand nombre des voies qui pourraient conduire à admettre l'existence de Dieu et son intervention parmi les humains.

J'ai tenté dans la présente section de donner un aperçu de ce que Dieu représente aujourd'hui pour moi à travers mes prières envers Dieu dans des situations concrètes qui m'habitent au moment d'écrire cet essai autobiographique. J'ai aussi puisé dans les effets sur moi des lectures que je fais et dans leur répercussion dans un rêve dont je me suis souvenu au réveil le matin et consigné comme j'en ai l'habitude dans mon journal de bord. Le temps est venu pour présenter un autre aspect de ce que Dieu représente aujourd'hui pour moi, ce que je ferai à la section suivante intitulée à juste titre, *Un Dieu personnel qui s'est révélé aux humains*.

Un Dieu personnel qui s'est révélé aux humains !

Le texte de la présente section a été rédigé le 7 octobre 2011 dans un souci de présenter les facteurs qui avaient contribué à ma formation tout au long de ma vie et qui m'avaient conduit à croire que Dieu est un être personnel qui s'est révélé aux humains. Il a par la suite été ajusté pour l'intégrer à une démarche moins rigoureusement axée sur le parcours de ma formation spirituelle, c'est-à-dire sans nécessairement en faire le tracé explicite. Ce texte conserve toutefois plusieurs aspects de l'intention initiale – contribuant à éclairer ce que je crois aujourd'hui à propos de Dieu et de sa Révélation aux humains que nous sommes... que je suis !

Lorsque j'ai tenté de décrire mon expérience spirituelle dans le cadre de ma maîtrise en formation à distance réalisée de 2006 à 2011, j'ai dit être passé d'une version catholique à une version protestante du christianisme après une période d'agnosticisme. J'y ai aussi nommé ce qui s'est produit dans ma vie entre les 12 et 17 février 1977 en termes d'une conversion radicale au christianisme, la situant en 1976 plutôt qu'en 1977. Il s'agit de la période à compter de laquelle j'ai décidé d'adopter une conduite conforme aux Écritures saintes auxquelles j'avais été exposé depuis mars 1970 et dont j'avais lu de grandes portions jusqu'en 1977. Or à compter de cette période de 1970 à 1977, je considérais la foi chrétienne véritable en opposition plutôt qu'en continuité avec le catholicisme romain québécois de mon enfance. Cette continuité ne saurait mieux être exprimée que par l'adhésion commune au credo des apôtres, dont par exemple, sa formulation au concile de Nicée, en 325 après Jésus-Christ. D'où il me semble important

de ne pas passer sous silence l'instruction religieuse catholique, puisqu'elle fait partie intégrante de ma formation vers la foi chrétienne.

La formation religieuse qui m'a été donnée étant jeune m'a conduit à me distancier de la compréhension romaine de la foi chrétienne dès les premiers instants où j'ai été exposé aux textes bibliques dont le catholicisme me semblait ne pas du tout tenir compte. Les écarts étaient nombreux et frappants dès mes premières lectures de la Bible. Pourquoi était-on revenu à un système de prêtrise inspiré de l'Ancien Testament alors que l'épître aux Hébreux invitait à voir en Christ le dernier prêtre et en sa mort le dernier sacrifice ? Pourquoi les termes « évêques », « pasteurs » et « anciens » désignant des fonctions semblables dans le Nouveau Testament avaient-ils été remplacés dans le catholicisme par un système hiérarchique dont le « prêtre » représentait le dernier d'une série d'échelons ? Pourquoi interdit-on aux gens qui dirigent l'Église et veillent sur ses membres d'avoir une famille, alors que les Écritures disent explicitement de l'apôtre Pierre qu'il était marié ? Une seule et même réponse s'applique globalement à toutes ces questions : la tradition accumulée par l'Église catholique romaine sanctionnera peu à peu chacune des pratiques sous-entendues par les questions précédentes jusqu'à les transformer en dogmes de foi. Certains de ces dogmes sont si éloignés des enseignements bibliques du Nouveau Testament, qu'ils ont donné lieu à la réforme protestante sous Luther au seizième siècle.

Malgré des divergences importantes entre les textes bibliques et la tradition catholique, il reste que la religion de mon enfance a tenu un rôle favorable très important dans le parcours de ma foi sur au moins deux points cruciaux. C'est elle qui m'a appris de manière explicite et implicite qu'il existe un être personnel très puissant à qui l'on peut soumettre nos ambiguïtés, souffrances, malheurs et situations de vie dans la prière. Non seulement est-Il assez puissant pour intervenir, mais Il nous aime tous et veut notre bien. Parmi les mots du petit catéchisme que l'on nous faisait mémoriser à l'école, certains m'ont beaucoup frappé et j'y réfléchissais par la suite quand j'étais seul face à la vie. Dieu est infiniment bon, infiniment grand et infiniment puissant, disait-on. On le qualifiait aussi d'éternel et l'on disait de Lui qu'il n'y avait rien du tout qu'Il ne savait pas.

Parallèlement, ce que l'on nous enseignait sur la prière était très formalisé : des mots précis devaient être prononcés et des résultats spécifiques pouvaient en être obtenus; un *Notre-Père* et dix *Je-vous-salue-Marie*, récités en égrenant un chapelet... Trois cents jours d'indulgence chaque fois que l'on prononce le mot *Marie*, avais-je lu un jour à l'école au bas d'une *image* – comme on disait à l'époque dans mon milieu – de la Sainte-Vierge. Mais selon une autre *image* de sainte ou de saint, l'on n'offrait que cinq-cents jours si l'on répétait une phrase longue et compliquée dont je n'ai plus souvenir. Je fis dès lors mon mantra du prénom de *Marie*, la mère de Dieu, disait-on alors de façon tout à fait routinière, mère de ce Dieu dont on tentait aussi malgré tout de m'inculquer certains des rudiments les plus élémentaires et dont j'en ai retenu quelques-uns.

Or en même temps, il y avait aussi dans cet environnement de mon enfance des femmes pieuses qui me laissaient entendre qu'elles récitaient leur chapelet avec des objectifs personnels au cœur. Elles demandaient ceci ou cela à Dieu afin qu'Il agisse, qu'Il intervienne, qu'Il les guérisse. Et Dieu répondait, disait l'une de ces femmes. D'ailleurs, je savais qu'il y avait à Sainte-Anne-de-Beaupré, les béquilles de plusieurs miraculés, exposés bien en vue autour de colonnes à l'arrière de cette grande et belle église, car grand-mère m'y emmenait quelquefois. Ce que l'on me disait implicitement était que derrière les prières normalisées, apprises par cœur et répétées inlassablement, existaient aussi des prières réelles exprimées à Dieu dans des sentiments intimes parfois sans mots. Quoi qu'il en soit, j'avais tendance à prendre le raccourci d'exprimer mes pensées directement devant Dieu sans trop me demander ce qui convenait ou ne convenait pas.

Le premier problème théologique auquel je me souviens avoir réfléchi n'était pas de savoir si mes prières étaient recevables dans leur forme, mais plutôt comment Dieu traitait les demandes qui lui étaient adressées concernant une situation déjà dans le passé. Il m'arrivait en effet d'avoir l'intention de prier pour quelque chose mais d'oublier de le faire jusqu'à ce qu'il ne soit trop tard. J'ignore quel âge j'avais à cette époque, mais je vivais encore chez grand-mère. J'avais donc moins de douze ans. Mais il me semble que c'était longtemps avant que je parte de chez elle, peut-être à l'époque des enseignements du catéchisme à l'école en préparation pour ma première communion. Quelque part donc entre la période qui a précédé ma première communion vers six ans et celle qui a précédé

mon départ de chez grand-mère vers douze ans, je me suis demandé si Dieu ne pouvait pas répondre à une prière que je lui adressais après les faits. Dieu qui était omniscient, omnipotent et éternel n'était-il pas aussi omniprésent. Je me souviens m'être dit que Dieu était peut-être capable d'agir comme s'il était là dans tous les temps à la fois et pouvait circuler à sa guise entre mon présent et mon passé. Je me sentais un peu stupide de penser ainsi, n'empêche que j'y puisais un encouragement, car cela rendait Dieu complètement indépendant de mes oublis, lorsque je Le priais en retard.

Je vois aujourd'hui ce qui m'échappait entièrement lorsque je m'efforçais de réorienter mes attitudes et comportements vers les enseignements bibliques à compter de ce qu'il convient bien d'appeler ma conversion définitive au Christ en février 1977. Le catholicisme de mon enfance a constitué une pédagogie préparatoire à la foi. Elle m'a aidé à comprendre qu'il existait un Dieu personnel à qui l'on pouvait s'adresser, on vient de le voir. Elle m'a aussi préparé à comprendre que Dieu s'est révélé aux humains à travers la personne de Christ dont les textes bibliques rendent témoignage, textes dont l'autoprésentation donne à comprendre qu'ils sont révélés par Dieu Lui-même. Malgré donc que l'instruction religieuse à laquelle j'étais exposé ne m'encourageait pas à lire par moi-même les textes de la Bible, je suis tout de même sorti de mon enfance prédisposé à admettre sans difficulté que Dieu s'y était effectivement adressé à nous.

Quel savoir Dieu a-t-il révélé ?

« Sur quoi porte la Révélation de Dieu aux êtres humains ? » constitue à mes yeux la première et la plus importante des questions à traiter pour comprendre de quoi il retourne. Je dirais en tout premier lieu qu'il s'agit de l'histoire du rapport entre Dieu et nous. Ce constat se dégage assez facilement lorsque l'on fait la lecture de l'ensemble des textes bibliques depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse en observant qui sont les protagonistes. Dieu est le principal protagoniste de l'ensemble de l'œuvre que l'on appelle la Bible. On l'y trouve en interaction avec les humains dont il est la source de leur être, comme il est source de toute vie et de toute chose qui existe depuis le commencement du monde.

Le livre de Job serait semble-t-il le plus ancien livre¹⁹ de ce recueil de textes que je considère avec Paul Tillich²⁰ comme étant aussi « le témoignage originel de ceux qui ont participé aux événements révélateurs » (Tillich, 1951, p. 35, ma traduction). Or, dans ce livre dont le récit porte sur un homme qui aurait vécu avant Moïse et qui n'aurait lui-même disposé d'aucun des autres textes bibliques, c'est comme son propre Rédempteur que Job conçoit le Dieu sur qui il s'appuie pour lui rendre justice. Du plus profond de sa souffrance, physique, morale et sociale, Job affirme ceci :

« Mais je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il se lèvera le dernier sur la terre. Quand ma peau sera détruite, il se lèvera; après que ma peau aura été détruite, moi-même je contemplerai Dieu. Je le verrai, et il me sera favorable; Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre; mon âme languit d'attente au-dedans de moi » (Job 19:25-27).

L'histoire de Job dont l'auteur est anonyme se termine par une remontrance de la part de Dieu à Job et à ses amis pour avoir parlé sans les comprendre des intentions de Dieu, puis par la justification de Job et la restauration par Dieu de sa bénédiction (Job 38-42).

Par ailleurs, dans la ligne directe de l'espérance de Job quant à son Rédempteur, lorsque Jean-Baptiste a envoyé ses disciples demander à Jésus s'il était celui qui devait venir, c'est-à-dire, le Christ, le Messie annoncé par les prophètes (Mt. 11:1-6), Jésus répondit en citant le passage du prophète Ésaïe où il est écrit ceci :

« Dites à ceux qui ont le cœur troublé : prenez courage, ne craignez pas; Voici votre Dieu, la vengeance viendra, la rétribution de Dieu; il viendra lui-même et vous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, s'ouvriront les oreilles des sourds; alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet éclatera de joie » (Ésaïe 35:4-6).

¹⁹ Voir les commentaires d'introduction de la Bible et du livre de Job, Société Biblique de Genève (2006), *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur*, traduite des textes hébreu et grec par Louis Segond, docteur en théologie, Nouvelle édition de Genève 1979, Romanel-sur-Lausanne, Société Biblique de Genève, 2 302 pages.

²⁰ Paul Tillich (1951, p. 35), *Biblical Religion and the Search for Ultimate Reality*, Chicago, The University of Chicago Press, 85 pages.

C'est du Dieu d'Israël dont il est question ici, c'est Lui qui devait venir, Lui-même, comme le dit encore le prophète Ésaïe qui avait annoncé qu'une vierge serait enceinte d'un enfant que l'on nommerait Emmanuel (Ésaïe 7:14), c'est-à-dire Dieu avec nous. De cet enfant Ésaïe nous en dit davantage lorsqu'il écrit :

« Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule; on l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix » (Ésaïe 9:5).

C'est de ce Dieu et Sauveur incarné en Jésus de Nazareth dont les textes fondateurs du christianisme nous font le récit et dont voici quelques autres extraits parmi les plus percutants qui soient. L'apôtre Jean s'exprimant du fond des siècles nous dit :

« Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue » (Jean 1:1-5).

L'on peut de plus lire sous la plume de l'auteur de l'épître aux Hébreux :

« Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils; il l'a établi héritier de toutes choses; par lui il a aussi créé l'univers. Le Fils est le reflet de sa gloire et l'empreinte de sa personne; et il soutient toutes choses par sa parole puissante. Il a fait la purification des péchés et s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts. Il est devenu d'autant supérieur aux anges qu'il a hérité d'un nom plus excellent que le leur. Car auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ? Et encore : Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils ? Et de nouveau, lorsqu'il introduit dans le monde le premier-né, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent ! De plus, il dit des anges : Il a fait des anges des esprits, et de ses

serviteurs une flamme de feu. Mais il a dit au Fils : Ton trône, ô Dieu est éternel; le spectre de ton règne est un spectre d'équité; tu as aimé la justice, et tu as haï l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes collègues. Et encore : Toi, Seigneur, tu as au commencement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains; ils périront, mais tu subsistes; ils vieilliront tous comme un vêtement, tu les rouleras comme un manteau et ils seront changés; mais toi, tu restes le même, et tes années ne finiront point. [...] (Hébreux 1:1-12).

Et, de nouveau sous la plume de l'apôtre Jean :

« Thomas, appelé Didyme, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la marque des clous, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point.

« Huit jours après, les disciples de Jésus étaient de nouveau dans la maison, et Thomas se trouvait avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées, se présenta au milieu d'eux, et dit : La paix soit avec vous ! Puis il dit à Thomas : Avance ici ton doigt, et regarde mes mains; avance aussi ta main, et mets-la dans mon côté; et ne sois pas incrédule, mais crois. Thomas lui répondit : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Parce que tu m'as vu, tu as cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !

« Jésus a fait encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles, qui ne sont pas décrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jean 20:24-31).

Voilà donc en quoi consiste le savoir principal se dégageant de l'ensemble de la Révélation divine dont Jésus lui-même constitue le noyau central. Il s'agit d'un savoir concernant qui est Dieu et qui nous sommes ou pouvons devenir par rapport à Lui.

Qui suis-je par rapport à Dieu ?

Du texte le plus ancien de la Bible, le livre de Job, aux plus récents, les écrits de l'apôtre Jean, c'est-à-dire son évangile, ses trois épîtres et l'Apocalypse²¹, l'histoire centrale qui nous est révélée est celle de la rédemption de l'être humain. C'est à l'intérieur de cette très merveilleuse et grande histoire que s'inscrit ma propre histoire individuelle et personnelle, dont je n'ai présenté jusqu'ici que quelques bribes éparses. Qui suis-je par rapport à Dieu dans cette grande histoire du salut de l'humanité entière ? Et qu'est-ce qui me permet d'assumer cette identité de chrétien que je fais mienne ? Puis, quel degré de certitude puis-je atteindre concernant cette espérance qui habite en moi ? Ces trois questions m'ont longtemps habité et sont une dimension importante de ma vie. Une autobiographie spirituelle ou des essais autobiographiques me concernant ne peuvent être écrits sans qu'une place centrale leur soit accordée.

Qui suis-je par rapport à Dieu ? Qui suis-je Seigneur par rapport à Toi ? Que puis-je en dire ici dans ces pages qui soit le plus significatif et représentatif possible ? Relire les notes que j'utilisais pour donner mes premiers témoignages de foi me trouble un peu. Parcourir la synthèse de présentation du salut que j'enseignais ensuite me laisse perplexe. Mes plus anciennes notes reprennent – sous des angles adaptés aux contextes de présentation – ce que je disais déjà aux sections *Mes premiers pas vers la foi chrétienne* et *Mon engagement définitif envers Dieu* du chapitre *Ma vie adulte à grands traits*.

Quant à la synthèse du salut que j'ai plus tard développée pour aider d'autres à transmettre leur foi, elle constitue une version plus élaborée de ce qui a guidé ma conversion définitive. Revenir sur les grandes lignes de cette synthèse pourrait s'avérer utile pour m'aider à me rappeler ce qui me semblait alors essentiel au salut et m'interroger sur l'éclairage jeté par là à propos de qui je considère être aujourd'hui par rapport à Dieu. Mais pas ici maintenant ! Il faudrait probablement un chapitre tout entier pour faire justice aux notes de cours que je donnais et dont je viens de parler.

²¹ La chronologie correspond à celle proposée dans *La Sainte Bible avec commentaires de John MacArthur*, publiée par la société biblique de Genève en 2006.

Je nourris le projet d'explorer ce que je croyais en intégrant à mes plus anciennes ressources théologiques celles dont j'ai pris connaissance ces dernières années. C'est dans ce contexte-là que pourra être revisitée cette schématisation synthétique du péché et de la rédemption en vue de l'approfondir et de me situer aujourd'hui par rapport à elle. En bref j'avais élaboré un texte explicatif à partir du modèle de présentation du salut – en cinq étapes, appelés des pas vers le ciel – qui était parmi les plus utilisés dans l'Église évangélique que je fréquentais alors. Ces cinq pas vers le ciel – repris ici de mémoire correspondaient d'assez près à ce qui suit : premier pas, reconnais que tu as péché; deuxième pas, comprends que le péché doit être puni; troisième pas, comprends que Jésus-Christ a payé la peine du péché pour toi; quatrième pas : accepte par la foi le don du salut qui t'es offert par Jésus-Christ; cinquième pas : détourne-toi de tes péchés et détermine aujourd'hui que tu obéiras à la Parole de Dieu à compter de maintenant. Il serait intéressant de reprendre le texte explicatif que j'ai préparé en vue d'aider les chrétiens de mon Église locale à présenter l'Évangile autour d'eux. Il constitue une synthèse de la compréhension que j'avais alors de l'accès au salut et de sa présentation.

J'étais personnellement solidaire des contenus associés à cette présentation et le demeure. Ils forment une structure implicite de ma conception du salut encore maintenant. Je voudrais toutefois y revenir, la rendre à nouveau explicite pour y réfléchir avec une rigueur renouvelée, y apporter des précisions en vue d'éclairer la nature exacte de ma foi en général et sur ce point particulier. Pour l'heure, la question pour moi est plus simple. Tout autant d'une perspective globale et essentielle que sous un angle pratique et concret, elle se résume par la question soulevée immédiatement ci-dessous et à la réponse qui lui est donnée jusqu'à la fin de la présente section et dans la section suivante.

Qu'en est-il de mon rapport à Dieu maintenant ? C'est avec une grande joie que j'atteste simplement m'être approprié personnellement le passage biblique suivant :

« Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu en effet n'a pas envoyé

son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est point jugé; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière, et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres soient dévoilées; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu » (Jean 3:14-21).

Pour l'heure, c'est tout. Le but que je m'étais fixé pour écrire cette section est atteint. Je voulais me rassurer moi-même en ce qui concerne mon statut devant Dieu. C'est fait. Je crois et donc je ne serai point jugé. Je marche dans la lumière en autant que je sache. Il m'arrive de ressentir une grande joie provenant de l'intérieur de moi et qui me semble être l'œuvre de l'Esprit en moi, comme c'est le cas en ce moment. Que faut-il d'autre ?

Antidote contre la culpabilité

Après quatre cents ans d'esclavage en Égypte, durant les quarante ans que dura leur traversée du désert en route vers la terre promise, un jour que le moral du peuple Juif était au plus bas, des serpents venimeux mordirent mortellement plusieurs d'entre eux. C'est de ce moment historique dont il est question au tout début du passage cité à la section précédente : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle ». Cette histoire est relatée en Nombres 21: 4-9 et se conclut de la manière suivante :

« Le peuple vint à Moïse, et dit : Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Prie l'Éternel, afin qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse pria pour le peuple. L'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie. Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie » (Nombres 21:7-9).

Cette image illustre et renforce ce que j'ai appris à faire pour marcher au quotidien dans la voie que les Écritures nous invitent à suivre mais dont je me détourne momentanément parfois. Peu avant de quitter le ministère pastoral, il m'arrivait d'avoir un mouvement d'impatience avant de me rendre à l'Église pour y dispenser un enseignement qui m'avait habité et réjoui toute la semaine alors que je travaillais à le mettre en application dans ma vie. Je n'avais même pas besoin d'agir avec colère, le seul fait de ressentir de l'irritation suffisait parfois à me désorienter jusqu'à conclure avec découragement que mes attitudes intérieures étaient contraires aux enseignements que je m'apprêtais à dispenser. Je considérais alors ne pas comprendre ce qu'était l'amour que je demandais à Dieu d'acquérir en m'appuyant sur Éphésiens 3:14-21, comme je racontais au chapitre premier.

Je comprends aujourd'hui que mon désir de sainteté concrète à l'époque interférait avec la simplicité selon laquelle Dieu souhaite que nous revenions à lui chaque fois que nous commettons un péché, soit-il immense et de longue durée, ou anodin et passager. Le milieu chrétien dans lequel j'ai exercé le ministère pastoral plaçait une grande insistance sur la cohérence entre ce que l'on dit croire et la manière dont l'on choisit de vivre. Le péché ne doit donc pas être pris à la légère. J'avais intégré cette valeur mais à un point de préoccupation qui dépassait en intensité ce qui avait cours dans mon entourage. Pour moi, la colère ressentie était déjà considérée comme un péché. J'aurais voulu que tout mauvais sentiment soit éradiqué à sa source et je m'attendais à ne rien ressentir de négatif, jamais ! Passe encore lorsqu'une émotion comme la colère venait puis repartait aussitôt, mais lorsqu'elle m'habitait plusieurs jours de suite et, dans certaines périodes, parfois même dès mon réveil le matin, comme c'était parfois le cas, j'en étais alarmé et inquiet.

J'ai depuis fort longtemps abandonné l'attente d'atteindre cette forme-là de sainteté concrète perçue comme étant indissociable de la maturité chrétienne et qui consisterait à être toujours et en tout temps dans une forme spirituelle s'approchant de l'invulnérabilité. Or, il me semble que c'est justement ce qui me rend aujourd'hui capable de ne pas cesser de regarder à Christ lorsque je m'expose moi-même à la morsure d'un serpent brûlant. Il m'est devenu naturel de me tourner à Dieu lorsque j'ai agi d'une manière opposée à la voie de la lumière et de saisir immédiatement son pardon. Ces moments sont empreints d'une très grande joie, de me savoir pardonné, de savoir à qui j'appartiens. Je me suis

rendu compte – et je l'ai souvent partagé autour de moi depuis 2008 – que, de cette manière, la culpabilité n'a plus de prise pour ajouter son poids à celle du péché. De fait, me sentir coupable après avoir péché constituait en soi un autre péché dont l'antidote est de regarder immédiatement en direction du pardon acquis par Jésus sur la croix. D'où la figure du serpent d'airain associée à celle du Christ crucifié illustre l'une des dimensions qui m'échappaient autrefois mais que je pratique maintenant de manière plus spontanée.

Prendre le fruit pour l'arbre ?

Parmi mes intentions pour écrire le présent livre se trouve la suivante – exprimée dans les toutes premières pages de cet essai, à la section « *Job 19:23-24 – Une prière pour que mon histoire soit un jour connue* » :

« J'ai choisi d'écrire un récit pour accroître ma propre compréhension de l'ensemble de mon parcours comme chrétien – de ma naissance à ce jour.
C'est sous l'angle de l'appel de Dieu envers moi et de ma réponse à cet appel que je compte explorer ma foi chrétienne, dans un récit que je tenterai de centrer sur les dimensions essentielles ».

Je continue de penser que le premier appel de tout croyant consiste à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, puis son prochain comme soi-même.

C'est ce que dit Jésus (Mt. 6:34-40), s'appuyant sur Moïse (Deut. 6:5; Lév. 19:18). Or, la relecture de la section intitulée « *Esdras 7:10 – Le désir d'étudier, d'appliquer, d'enseigner la Parole* », au chapitre premier, *Ancres et récifs*, semble fournir une indication que je croyais pouvoir parvenir à un certain degré de maturité spirituelle à force d'obéir à la Parole de Dieu. C'est ce que je croyais et donc enseignais. J'ai choisi d'exprimer vers le début du présent livre cet aspect de ma vie de la manière dont elle se présentait pour moi dans les années où j'étais pasteur – au meilleur de mes souvenirs. Je crois comprendre un peu mieux aujourd'hui ce qui échappait alors à ma compréhension. J'avais fait de l'obéissance à Dieu par ma conduite une fin en soi plutôt qu'un parcours à l'intérieur duquel et par lequel s'exprimait mon amour pour Dieu et en faveur du prochain.

Je crois aujourd'hui que je prenais le fruit pour l'arbre, la branche pour la racine, l'effet pour la cause. Je voulais obéir à Dieu et que ma vie reflète cette obéissance dans

une manière d'être qui s'inscrive en pleine cohérence avec les enseignements des Écritures. Je voulais être un modèle dans ma conduite personnelle et dans ma relation conjugale pour ceux auprès de qui j'exerçais un ministère. C'est ce que j'appelle « maturité » ou « sainteté » selon les contextes dans lesquels j'en parle, dans ce livre comme ailleurs. Ne viendrais-je pas d'identifier une dimension importante de ce qui m'avait échappé ?

Quoi qu'il en soit, cela me semble l'un des aspects très importants de ce qui fonde ce que j'appelle aujourd'hui mon « intégration spirituelle », c'est-à-dire la capacité de vivre mon quotidien dans la paix et la joie d'une intimité avec Dieu ressentie. C'est dommage que je n'aie pas compris alors ce que je comprends aujourd'hui, car je sais ne plus être « disqualifié » pour faire l'œuvre, tandis que je l'étais effectivement alors. Je ne crois pas que j'aurais pu apprendre cela par une vie autre que celle qui est la mienne.

De quoi s'agit-il ? Je ne me préoccupe plus tout à fait autant d'essayer de juger du degré de maturité ou de spiritualité auquel je serais parvenu, bref d'évaluer où j'en suis. Je me contente de vivre au meilleur de mes capacités sans plus. La Parole est en cela mon guide, mais lorsque je pêche, je n'y vois plus un indice d'échec. Au contraire, j'y reconnais la grâce de Dieu par son pardon et l'accueil qu'il m'offre. Commettre un péché ne déclenche plus un orage violent et interminable dans l'horizon de ma vie, mais un nuage qui passe, immédiatement chassé par le Souffle de Dieu mon Père, par l'Esprit du Seigneur Jésus, le Christ de Dieu, mon Rédempteur, mon Sauveur, ma Vie.

Ce qui se passe en moi au moment d'écrire ces lignes, le 20 octobre 2011, illustre me semble-t-il ce que je viens tout juste d'écrire au paragraphe précédent. Je me dis en effet que je ne suis pas du tout certain d'aimer Dieu comme il se doit ni mon prochain comme Dieu le souhaite, puisque ma vie est orientée sur tout ce qu'il y a de plus normal. Il m'arrive de temps à autre de sortir de mon chemin pour aider quelqu'un, par exemple dans le cadre de mon travail, en m'exposant à des risques socioprofessionnels. Il y a quelque chose de l'amour du prochain quand je défends quelqu'un contre une injustice, ou que je reprends quelqu'un qui agit mal, à l'occasion. Mais en général tout ce que je fais

s'inscrit dans un cadre naturel du respect et de l'amour des proches, tout en ayant peur de ce que pourrait signifier concrètement cet amour du prochain dans un cadre plus vaste.

Mais que puis-je donc faire d'autre que de venir à Dieu tel que je suis vraiment ? Nul ne peut venir à Dieu tel qu'il n'est pas, ni moi non plus. Je dirais que c'est en cela même qu'une transformation majeure s'est installée à demeure en moi depuis 2008. Quand je me sais coupable devant Dieu, c'est à l'ombre de la croix que je me réfugie. Christ me protège ainsi des orages de ma propre angoisse devant l'existence que je mène. Cela n'exclut pas des moments de tristesse, mais la joie et la paix dominent généralement. Je me sais aimé de Dieu, accueilli par Lui, pardonné de mes péchés, guidé dans ma vie. Je crois ressentir en moi une sorte de force qui me semble provenir de l'Esprit de Dieu. Cela se présente parfois comme un sentiment de grande joie, comme une sorte de plénitude.

L'effet sur moi de cette nouvelle manière d'être est immense, car je me sens en général bien en moi-même, plutôt que dominé par un sentiment de ne pas être à la hauteur lequel indiquerait soi-disant un manque d'authenticité flagrant dans ma foi chrétienne. Cette nouvelle attitude, adoptée depuis 2008, m'aide aussi à être en général beaucoup plus ouvert aux personnes tout autour de moi, à prier pour elles, à prier avec elles. Elle me sert d'appui pour encourager ceux qui m'entourent à accepter leurs limites et lacunes, à s'en remettre à Dieu pour leur faire face, à considérer qu'ils sont acceptés de Lui malgré tout. Cette manière d'être me conduit à un plus grand calme, à une plus grande sérénité, devant des situations de vie capables de me mettre dans un état diffus d'agitation intérieure.

Prendre le fruit pour l'arbre ? la branche pour la racine ? l'effet pour la cause ? Est-ce là réellement le thème abordé dans la présente section ? Je voulais voir le fruit. Aujourd'hui, je suis l'arbre. Quelques membres de ma communauté de foi m'ont beaucoup encouragé depuis 2008 en disant qu'ils voyaient les fruits au bout de mes branches. Ces fruits qu'ils voyaient, me disaient-ils, constituaient pour eux un espoir dans les difficultés qu'ils traversaient dans leur propre vie chrétienne. Or ces fruits qu'ils disent voir sont exactement ceux que j'aurais espéré produire avant de quitter le ministère pastoral. Ils étaient là à plusieurs égards, mais dans certains secteurs spécifiques de ma vie – que je considérais et considère encore essentiels – ils n'y étaient pas, du moins pas de façon

aussi stable que maintenant, mais aujourd'hui ils y sont. Je les vois moi aussi, y compris dans ces zones de vulnérabilité qui m'ont jadis conduits à quitter le ministère pastoral.

C'est là un très grand bonheur pour moi. Ma conjointe depuis trente ans et moi formons aujourd'hui un couple harmonieux. Nous sommes heureux ensemble. Bien qu'aucune perfection n'ait été atteinte, d'autres voient cela et en puisent du courage pour leur vie. C'est vraiment mon plus grand bonheur que Dieu ait fait cela pour nous maintenant. Je nous imagine comme deux anges partageant un secteur de responsabilités communes dans l'ordre du monde établi par Dieu, le célébrant côte-à-côte, toute l'éternité.

De ce que l'on apprend, oublie et réapprend

La relecture de la section *Aimer les yeux ouverts*, du chapitre *Ancres et récifs*, m'invite à songer à ce que l'on apprend, oublie par la suite, puis réapprend. Ma compréhension de la foi chrétienne va plus loin dans cette section-là du chapitre d'ouverture de mon essai que ce qui habitait en moi au moment d'écrire certaines parties du présent chapitre, *Intégration spirituelle*. J'ai vécu quelque chose du même genre lorsque je cherchais à comprendre et à décrire quelle était la nature de mon rapport aux autres en lien avec mon parcours à la Téluc. Il m'est arrivé, lorsque j'écrivais mon mémoire de recherche en formation à distance, d'avoir l'impression de faire des prises de conscience tout à fait nouvelles, alors que certains textes écrits précédemment semblaient indiquer la présence en moi de ces savoirs sur soi. Relisant ce mémoire de maîtrise à quelques reprises après l'avoir déposé, j'ai fini par me demander si l'explication la plus simple n'était pas plutôt que j'avais oublié des aspects des prises de conscience déjà faites. Peut-être ne m'y étais-je pas attardé suffisamment pour qu'elles prennent racine en moi et que je m'en souvienne par la suite. Il se peut que cela soit aussi l'effet d'un processus d'écriture continuellement interrompu par d'autres priorités que celle associée à la production du mémoire de maîtrise dans un cas et du présent essai dans l'autre cas.

J'ai l'impression que quelque chose de cet ordre-là s'est produit avec ce qui est mentionné dans la section *Aimer les yeux ouverts*. Elle constitue l'un des ancrages de l'âme auquel se rattache ma foi et illustre mon propos sur *L'intégration spirituelle*. Peut-être Augustin avait-il découvert une tendance de cet ordre chez lui lorsqu'il affirme avoir

tiré grand profit de la relecture annuelle qu'il faisait de ses *Confessions* ? Quoi qu'il en soit, je me dis que j'aurais intérêt à écrire le présent livre de manière à avoir envie de le relire de temps à autre pour le reste de ma vie afin d'être rappelé de mon parcours de foi, en particulier le présent chapitre sur l'intégration spirituelle, ainsi que plusieurs sections du chapitre *Ancres et récifs*, dont : *Aimer les yeux ouverts*; *D'une vacillation dans mon rapport à la Bible*; *Vers une hésitation quant à mon identité*; *Suis-je vraiment chrétien* ?

Comment considérer la spiritualité chrétienne ?

Il me semble tout à fait impossible d'entreprendre l'interprétation du parcours de ma foi chrétienne esquissé dans les pages du présent livre sans se poser la question en titre : Comment considérer la spiritualité chrétienne ? « How should we then live ? », Comment doit-on vivre, demandait Francis Shaeffer, en conséquence de notre foi. Ce dernier proposait une compréhension assez précise de la spiritualité dans son livre intitulé *True Spirituality*. Dietrich Bonhoeffer en propose une lui aussi dans *The Cost of Discipleship*. C'est en m'aidant de ces deux auteurs que j'ai d'abord eu l'intention de réfléchir à la question en titre afin d'articuler le plus distinctement possible où j'en suis par rapport à elle. Chemin faisant, je pensais aussi avoir recours à d'autres auteurs, ainsi qu'aux éléments de compréhension auxquels donnent accès le présent essai autobiographique et mes autres écrits, toutes périodes confondues.

Mais, à ma très grande surprise, le texte qui suit a jailli d'un seul trait lorsque je tentais d'articuler de manière spontanée ce que je pense aujourd'hui d'une question qui me semblait d'emblée si complexe que j'allais devoir travailler des mois pour m'y retrouver. Voici comment je vois les choses à ce stade de mon existence et en ce 14 janvier 2012. Le point de départ de la spiritualité chrétienne est Christ, Lui-même révélation ultime de Dieu aux hommes. Le Christ qui habite en nous par son Esprit produit une liberté d'être et de faire elle-même ultime et sans égal. Le Christ par qui tout subsiste, le Christ, origine de tout être dont moi, source de bien à laquelle s'alimente le mal lui-même comme la rouille s'alimente du fer par ailleurs sain sans lequel elle n'aurait pas d'existence²².

²² L'image est empruntée au *Courage d'être* de Paul Tillich (1999) et documentée sous *Anthropologie* en Garneau (2011, p. 42-43). Voir Garneau, Daniel (2011). *Récit et interprétation d'un parcours éducatif à la*

Le Christ est Celui qui par son Esprit s'interpose entre toute forme de réalité et moi, entre toute relation interpersonnelle et moi, entre toute forme d'engagement et moi. Il s'interpose par l'Esprit de liberté qui habite en moi, cette part même de Dieu qui s'est installée en moi au moment où son appel fut scellé par ma réponse en obéissance et en confiance, cette foi en action, ce fruit préparé d'avance pour que nous le produisions.

Le Christ réside en moi par son Esprit. Son Esprit naît en moi à la régénération. L'Esprit de Christ produit la liberté, nous dit 2 Cor. 3:17. L'Esprit de Christ qui réside en moi rend témoignage à mon esprit que je suis enfant de Dieu, précise Romains 8:16. Cet Esprit ne me fait-il pas aussi signe de par l'intérieur même de mon être quant à la voie qu'il me faut suivre ? quant à la voie sur laquelle il vaut mieux m'engager ? et celles dont je dois m'éloigner ?

Que fait Christ entre l'autre et moi dans mes relations interpersonnelles ? Il pardonne ses péchés. Il m'invite à les lui pardonner, à en accepter la conséquence sur moi, à considérer que les limites imposées à notre relation par l'action du mal en l'autre font partie intégrante de la honte et de la souffrance de la croix que je porte par décret divin, comme Christ portait la sienne dans la joie de l'obéissance et de la foi. Christ entre l'autre et moi me donne aussi le courage de le reprendre lorsque cela s'avère nécessaire, de le confronter lorsqu'il se protège, par ex. par son agressivité, d'une relation saine d'avec moi.

Que fait Christ entre la réalité et moi ? Il m'aide... Il me fortifie... Il me convainc... Il produit la foi... Il nourrit la confiance... Il pointe en direction de la réalité au-delà des apparences. Il m'aide à ne pas être séduit par les apparences trompeuses qui se superposent à la réalité-même de ce qui est. Il agit ainsi de par l'intérieur de moi comme un guide, comme une intuition, comme un sentiment, comme une conviction, comme une aspiration vers une chose plutôt que vers une autre, vers une interprétation d'une réalité, d'une situation, d'un sentiment intérieur, plutôt que vers une autre interprétation de l'être.

Téluq : sens et attitude épistémique, préconditions pour l'accompagnement en formation à distance.
Mémoire présenté à Mme Louise Bourdages et à M. Luis Adolfo Gómez González, comme exigence partielle de la maîtrise en formation à distance. Québec : Télé-université, 192 pages, disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://biblio.teluq.ca> (naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*), dernière consultation le 9 juin 2012.

De quoi me convainc-t-il ? de mon identité en Lui de fils du Roi, de prince du Royaume des cieux et d'héritier des promesses éternelles de Dieu mon Père. Ces promesses sont faites et scellées par celui-là même qui soutient mon être, par Celui dont je tire la vie, par Celui sans lequel rien n'existerait ni n'existe, l'Éternel, l'Être des êtres.

Il me guide aussi par son Esprit en moi. Il conduit mes pas en obéissance à sa Parole. Il oriente mes choix par son Esprit en moi et par la Parole de l'Esprit renouvelant mon intelligence, ma compréhension, m'aidant à discerner entre ce qui est mal et ce qui est bien, entre ce qui est juste et ce qui est injuste, entre la désobéissance et l'obéissance.

C'est ainsi que Jésus, le Christ, constitue à la fois le point de départ et le point d'arrivée, le début ultime et la fin ultime, l'alpha et l'oméga, pour la réalité cosmique universelle comme pour la réalité intime et personnelle concernant chaque être dont moi. C'est ici que s'inscrit la parole de Jésus disant « Je suis [...] la vérité [...] » (Jean 14:6). Entre toute réalité, cosmique ou intime, et moi, il y a Jésus, le Christ, dont l'Esprit réside en moi.

Il me guide : « Je suis le chemin [...] » (Jean 14:6). Ses voies sont droites. Il me dynamise : « Je suis [...] la vie » (Jean 14:6). Sans Lui je ne suis rien. Je nais par Lui au sens où mon esprit prend vie. Je vis par Lui au sens où il me soutient, me conserve vivant et dans son Esprit, dans la vie de son Esprit. Je vis pour Lui au sens où il mobilise mes énergies dans une action juste, une action bonne, une action édifiante, une action constructive. De Lui je tire la motivation d'agir, de travailler, de me reposer, de donner, de recevoir. En Lui je puise le discernement qui m'aide à discriminer entre la multitude de possibilités qui s'offrent à moi dans les moments intimes du jour, de la nuit, dans les orientations de vie qui, de temps à autre, exigent de faire un choix dont les retombées seront déterminantes.

Si le Christ est ainsi le point de départ et le point d'arrivée de la spiritualité chrétienne tout autant que le parcours entre l'un et l'autre, la Bible, la parole de Dieu, en constitue le point d'ancrage. Tout ne peut être déterminé par la seule force de l'œuvre de l'Esprit en moi. La Parole de l'Esprit constitue le point d'ancrage de mes intuitions, comme aussi mes circonstances de vie en constituent le cadre, le territoire, le domaine

d'intervention, le champ d'action, la sphère d'activité et de responsabilités. L'un n'agit pas sans les autres en spiritualité chrétienne telle que je la comprends aujourd'hui. L'Esprit me guide par trois voies complémentaires : de l'intérieur de moi, par sa parole révélée, et par ou dans mes circonstances de vie. Jamais il ne me permet de me soustraire à l'application d'un discernement prenant en compte ces trois voies. Le renouvellement de l'intelligence dont parle Paul en Romains 12:1-2 présuppose l'intégration de l'une et l'autre des trois voies que sont la Parole, l'Esprit en soi et les circonstances qui sont les nôtres.

Donner à autre que Christ la place centrale de la spiritualité chrétienne entraîne inévitablement une distorsion. Si la Bible devient le centre au lieu de la référence, le centre plutôt que l'ancrage et l'appui, il y a distorsion. Une forme de cette distorsion conduit au légalisme ou le constitue peut-être. Si l'expérience occupe la place centrale plutôt que le cadre ou le contexte de la spiritualité chrétienne, il y a distorsion également. Cela me semble rejoindre ce que dit aussi Neil Anderson dans *The Core of Christianity*, sauf qu'il élabore davantage que je viens de le faire ici en démontrant que plus l'on se rapproche de Christ plus le dialogue entre nous qui croyons au Seigneur Jésus devient possible malgré nos divergences.

Dans la présente section, je résume sous le terme « expérience » ce qui correspond à l'ensemble des « circonstances de vie » qui furent les miennes, tout en y intégrant les choix que j'ai faits au fil des ans, et les motifs qui m'ont guidés. Plus précisément, ce que je tente d'exprimer est ceci : l'expérience est ce que j'ai fait de mes circonstances de vie, par mes choix, mes actions, mes négligences, mes erreurs, mes motifs, par la compréhension que j'en avais, par l'interprétation que j'en faisais.

C'est Christ par son Esprit en moi qui constitue le centre de la spiritualité chrétienne, non pas l'expérience ou les circonstances, ni même la Bible, toute parole de Dieu qu'elle soit.

Interpréter le récit du parcours de ma foi à travers cette compréhension de la spiritualité chrétienne pourrait s'avérer éclairant. Il resterait peut-être auparavant à mieux définir le rôle des Écritures dans ce modèle, leur fonction dans la vie d'un croyant, selon ce modèle de spiritualité chrétienne, ainsi que celui des circonstances, ou de l'expérience.

Quelle place occupent les Écritures dans cette vision de la vie ?

Dans *Orthodoxy*, Chesterton fournit une piste importante pour répondre à la question en titre : *Quelle place occupent les Écritures dans cette vision de la vie* (c.-à-d. dans le cadre de ma compréhension de la spiritualité chrétienne) ? À l'origine, les travaux qui ont conduit à remettre en cause l'authenticité des auteurs traditionnellement reconnus, présupposaient que le Dieu personnel préconisé par le christianisme traditionnel n'existait pas. Dans un tel cadre présuppositionnel, les miracles relatés dans l'Ancien ou le Nouveau Testament doivent tous et toujours pouvoir trouver une explication naturelle, par opposition à une interprétation surnaturelle. À la lecture des textes d'introduction de la Bible TOB 2010 avec notes intégrales, je conclus que l'on peut aujourd'hui être croyant et se rattacher à plusieurs des conclusions auxquelles ont conduit ce qui s'appelait autrefois la haute critique et que l'on nomme maintenant plutôt la critique historique biblique. Un recueil de textes produits par certains des membres clés du comité de traduction a été publié sous le titre, *L'aventure de la TOB, 50 ans de traduction œcuménique de la Bible*. Cet ouvrage sensibilise aux préoccupations des auteurs de cette traduction – des personnes que l'on ne pourrait pas en toute justice qualifier d'incroyants. D'ailleurs, deux autres croyants, LaCoque et Ricoeur (1998) dans *Penser la Bible*²³, montrent des exemples de comment la critique historique biblique peut être intégrée à une interprétation de la Bible qui jette un éclairage se voulant à la fois scientifique et édifiant.

Si donc l'on se doit d'éviter d'associer à l'incroyance ceux qui s'appuient sur une méthode d'interprétation dont les présupposés initiaux excluaient la possibilité même de l'existence du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il ne s'ensuit pas obligatoirement non plus que la seule manière valable d'interpréter les Écritures soit en passant par le détour de cette méthode considérée scientifique de la critique historique biblique. Dans le premier chapitre d'un texte intitulé *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?*²⁴, je décris ma propre démarche pour tenter de comprendre dans les grandes lignes cette méthodologie et les étapes de réflexion qui m'ont conduit à revenir à une lecture confessante de la Bible après avoir considéré l'apport possible de cette autre approche. Je

²³ André LaCoque et Paul Ricoeur (1998), *Penser la Bible*. Paris : Seuil, 477 pages.

²⁴ Accessible en ligne sur le site <http://www.savoiirecroire.ca>.

ne reviendrai pas sur cette démarche ici, mais ajouterai seulement une image qui me vient de Bonhoeffer dans *The Cost of Discipleship* : entre la réalité et moi il y a le Christ.

Dans l'optique où les évangiles de Matthieu et de Luc constituent un témoignage authentique et véritable de la vie et des paroles de Jésus, Jésus considérerait que Jonas avait été avalé par un grand poisson. Lorsqu'on Lui demande de faire un miracle pour confirmer ses affirmations, par ailleurs considérées blasphématoires, Jésus dit qu'il ne donnerait d'autre miracle ou d'autre signe que celui du prophète Jonas qui fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson. Je ne trouve rien dans le livre de Jonas ou dans l'interprétation qu'en fait Jésus qui me permette de penser qu'il y a eu là autre chose qu'une situation réelle telle que décrite. Entre la réalité de Jonas avalé par un grand poisson et moi se trouve l'interprétation de Jésus rapportée par Matthieu et par Luc à qui j'accorde davantage de crédibilité qu'à ceux qui nient la possibilité de ce miracle. C'est ainsi que je m'approprie ce que dit Bonhoeffer sur le Christ qui se trouve entre la réalité et moi, du moins pour ce qui concerne l'interprétation des textes bibliques.

Il s'agit ici d'une première dimension de la question : Quelle place prennent les Écritures dans ma compréhension de la spiritualité chrétienne reflétée à la section précédente ? Je souscris à une lecture confessante de la Bible, par opposition au type de lecture proposée par la critique historique biblique selon laquelle les théories interprétatives se superposent aux contenus mêmes des textes bibliques allant jusqu'à tirer parfois des conclusions qui ne tiennent pas compte de ce que le texte lui-même donne à comprendre. Puis-je me dispenser de traiter dans le présent livre d'autres dimensions de mon rapport aux Écritures que ce premier principe d'une lecture de la Bible telle qu'elle se donne à comprendre ? « Il s'agit d'une lecture de la Bible selon laquelle le genre littéraire de chacun des livres dont elle est constituée est pris en considération, ainsi que les contextes culturel, historique, grammatical et théologique de chaque passage, comme le disent Cobia (2007, p. 85-87)²⁵, Erickson (1983)²⁶, Schaeffer (1982, t. II)²⁷ et Fee et

²⁵ David Cobia, (2007), *The Complete Idiot's Guide to Evangelical Christianity, An in-depth look at one of the fastest-growing religious movement in America*, New York (USA), Toronto (Canada), Dublin (Ireland), Victoria (Australia), New Delhi (India), Auckland (New Zealand), Johannesburg (South Africa), London (England) : Penguin Books, 343 pages.

²⁶ Ibidem.

²⁷ Ibidem.

Stuart (1982)²⁸ », précisais-je en note de bas de page dans une section de mon mémoire de maîtrise (Garneau, 2011, p. 118)²⁹ où je décrivais la manière dont je m'étais approprié les Écritures au fil des ans selon cette approche³⁰.

L'une des balises ou limites que je me suis moi-même fixée pour l'écriture du présent livre est de ne présenter que ce qui n'exige pas de ma part une recherche ou un approfondissement autre que celui qui me vient de manière relativement spontanée en y réfléchissant depuis mon propre fond et à la lumière des traces laissées par des auteurs dont les résidus subsistent en mon âme. Pour les pistes d'exploration soulevées et à l'égard desquelles je ne me sens pas équipé pour répondre sans beaucoup de lecture et de réflexion additionnelles, je les reporte à un autre contexte ou projet. La lecture de mon mémoire de maîtrise en formation à distance, disponible en ligne (Garneau, 2011)³¹, fournira au lecteur du présent livre une vue concrète de la manière dont je m'y suis pris, tout au long de ma vie, pour interpréter les Écritures et pour les appliquer à des situations concrètes. Ce que j'ai écrit dans ledit mémoire pourrait aussi me servir à moi-même comme piste de départ pour l'écriture d'un autre livre où j'explorerais de manière plus intime et plus précise le lien entre spiritualité chrétienne et Écritures saintes aujourd'hui : démarche amorcée dans *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui*³².

Où l'expérience personnelle s'inscrit-elle dans cet ordre des choses ?

Comment s'inscrit l'expérience dans la compréhension de la spiritualité chrétienne reflétée jusqu'ici ? Cette formulation sous forme de question du lien entre expérience et spiritualité chrétienne manque peut-être de précision. En la relisant quelques jours après l'avoir mise par écrit, je me demande si elle ne provient pas elle-même d'un modèle de spiritualité chrétienne où l'on se méfie de l'expérience comme fondement de ce que l'on croit. Selon une telle compréhension, les témoignages de personnes qui, par exemple,

²⁸ Gordon D. Fee et Douglas Stuart (1982), *How to read the Bible for all its worth, A Guide to Understanding the Bible*. Grand Rapids: Academie Books, Zondervan Publishing House, 237 pages.

²⁹ Ibidem.

³⁰ Voir la section 5.3.3, *Appropriation : application et transposition (ou l'« initiative » du « transfert »)* de mon mémoire de maîtrise en formation à distance (Garneau, 2011, p. 117-120; cp. p. 95-141).

³¹ Ibidem. Accès en ligne : <http://biblio.telug.ca> (naviguer *Toutes les ressources*, puis *Thèses et mémoires*).

³² Le présent texte reflète la manière dont se présentait mon questionnement avant d'avoir écrit l'essai *Comment donc comprendre la Bible aujourd'hui ?* publié avant que *Dieu et moi* ne soit lui-même terminé.

affirmeraient avoir vécu une expérience extraordinaire à caractère charismatique seraient typiquement suspects.

Je comprends bien cette réticence, car j'ai assisté à des réunions religieuses où l'on attribuait à Dieu des interventions que je considérais et considère plus que suspectes. Dans le domaine moins spectaculaire des expériences de la spiritualité vécue au quotidien, il m'a toujours également semblé comme allant de soi que l'on ne doive pas construire sa théologie à partir de l'expérience indépendamment de ce que la Bible dit. Je me réfère ici à ce que j'entendais autour de moi de la part des dirigeants dans le milieu confessionnel où j'ai évolué jusqu'à devenir pasteur, comme aussi en général dans les milieux chrétiens fréquentés ensuite. De sorte que ma première formulation de la question en titre l'était depuis une perspective qui considère l'expérience comme devant être interprétée sur les bases d'une compréhension globale des Écritures. Mais je ne me suis jamais jusqu'ici arrêté de manière soutenue pour réfléchir rigoureusement au lien entre l'expérience chrétienne vécue et l'interprétation que l'on en fait à la lumière de la compréhension que l'on a de la Bible.

Tandis que je travaillais à la préparation du présent essai autobiographique, un dirigeant de notre Église, *la Communauté chrétienne des Deux Rives*, me demandait de lui partager ce qui était arrivé dans ma vie en 2008. Pendant que je réfléchissais à ce que j'allais lui dire, puis alors même que je tentais de lui partager les étapes du processus d'intégration spirituelle présenté dans le présent chapitre, je me rendais bien compte de la difficulté de l'entreprise. Dans le cadre précis de cette rencontre tenue chez moi le 16 janvier 2012, j'ai choisi de présenter ce qui s'était produit dans ma vie en suivant la séquence chronologique des événements. J'ai été le plus explicite possible concernant la dimension de cette expérience dont il m'est le plus difficile de rendre compte : quelque chose qui ressemblait à une vision et qui était ressenti comme un appel spécifique à la repentance; ultérieurement et dans un autre contexte, une sensation très étrange d'une pression atmosphérique ou d'un poids qui disparaissait soudainement, me donnant l'impression palpable physiquement d'être plusieurs fois plus léger qu'auparavant.

Si je dis ce que je pense vraiment de ces expériences par ailleurs difficiles à décrire et à expliquer, je dois admettre qu'elles semblent être venues à moi par une intervention de l'Esprit dans ma vie. C'est dans ces termes que j'en ai parlé à l'ancien de ma communauté de foi qui s'enquérât à ce propos. Mais en y réfléchissant après coup, je me suis demandé si le fait de relater les étapes de ma transformation en décrivant explicitement les manifestations spirituelles telles que je les avais perçues rendait mieux justice à ce qui s'est passé que lorsque j'en parle sans en mentionner les dimensions les plus étranges ou extraordinaires. Ce questionnement renvoie à un autre, celui du lien entre les univers de sens du témoin et ceux de son auditeur.

Une personne de ma connaissance, autrefois ancien d'une assemblée chrétienne dont le ministère a été bénéfique pour ses membres au fil des ans, aurait vécu une expérience très particulière d'un ordre comparable à ce que j'ai vécu. Ce dirigeant d'Église aurait choisi de dire à toute son assemblée ce qu'il avait vécu en incluant la dimension extraordinaire relevant de l'Esprit telle qu'elle s'était produite. Les autres dirigeants lui ont demandé de ne plus mentionner cette expérience parmi les membres de cette Église. Sa conjointe et lui auraient quitté cette assemblée pour adhérer à une autre.

J'ai pour ma part choisi d'ajuster ma présentation de ce que j'avais vécu aux personnes à qui je m'adressais selon ma perception de leur capacité à comprendre ce que j'avais à dire, mettant souvent l'accent sur le sentiment que Dieu m'avait invité à la repentance dans un domaine précis et que j'avais répondu « oui ». En général je ne parlais pas de la nature de la décision de repentance, ni de ce qui me semblait avoir été une vision ou quelque chose de cet ordre-là, ni du retrait palpable et soudain d'un poids sur moi comme celui d'une pression atmosphérique de 90 % allégée. Ce qui importe ici ne sont pas les manifestations de l'Esprit que je viens de décrire mais ce qui en a résulté : une décision immédiate de repentance suivi de ce qui m'a paru être une libération spirituelle d'une forme d'oppression accablante qui me gardait sous tension.

Au fond le présent livre tout entier est écrit de telle manière que je suis à l'aise d'avoir représenté le plus honnêtement possible les dimensions de mon parcours de foi chrétienne dont je parle. Mais en même temps il est écrit comme si je partageais mon

vécu à un ami très proche dont je n'aurais peur ni du jugement ni du rejet. Il est aussi écrit comme une prière à Dieu dans l'espoir qu'il se trouve des personnes parmi les lecteurs pour qui mon histoire constituerait une invitation de la part de l'Esprit à se repentir de ce qui les retient de vivre la liberté intérieure à laquelle nous sommes tous conviés selon 2 Cor. 3:17. Je me permets donc dans les pages de ce livre de décrire mon expérience chrétienne sous divers angles pour aider d'autres dans leur cheminement et pour tenter de mieux comprendre moi-même l'ensemble de mon parcours de foi.

Revenons maintenant à la question en titre : *Où l'expérience s'inscrit-elle dans cet ordre des choses* (c'est-à-dire en spiritualité chrétienne) ? Exprimé autrement, : Comment s'inscrit l'expérience personnelle dans la compréhension de la spiritualité chrétienne présentée plus haut dans ce chapitre ? Doit-on s'en tenir à un paradigme théologique prédéterminé parce que l'on estime qu'il provient des Écritures et tout interpréter à la lumière de celui-ci ? N'est-il pas également nécessaire de réexaminer ce que l'on en est venu à croire tout en permettant à notre expérience de nous interpeller de manière à l'intégrer à la compréhension théologique que l'on a fait sienne ?

Il est très clair pour moi que lorsque j'ai quitté le ministère pastoral en 1987, je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, c'est-à-dire les difficultés que j'expérimentais dans des secteurs spécifiques. Ni la théologie formelle à laquelle j'adhérais de tout cœur et avec une pleine conviction, ni ma compréhension des textes bibliques ne me fournissaient d'explication suffisante pour ce que je vivais. Je me disais alors que quelque chose de central m'avait échappé concernant la foi chrétienne, espérant qu'un jour j'y verrais plus clair. En attendant il me semblait de mon devoir de me retirer du ministère, ce que je fis.

Le récit que j'ai fait du parcours de ma foi dans les pages de ce livre peut aider à comprendre en partie ce qui s'est produit, mais il reste encore des liens à être tirés et rendus explicites. Le présent livre met à ma disposition une sorte de carte géographique des principaux facteurs qui sont intervenus dans le parcours de ma foi chrétienne et dont je suis conscient. Le même sentiment m'habitait il y a quelques années lorsque je terminais une démarche de récit de vie en formation dans le cadre d'un cours à la Télé-université de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Mon expérience vécue et la

compréhension que j'en ai maintenant pourraient servir de base à un exercice de réinterprétation. Les parties y seraient reconsidérées à partir de l'ensemble du parcours, puis des auteurs qui m'interpellent particulièrement seraient mis à contribution.

En écrivant le paragraphe précédent, je pense très spécifiquement à ce que Bonhoeffer dit dans *The Cost of Discipleship* sur l'importance d'être disciple de Christ plutôt que de se lier à une définition particulière du bien. Je dirais aujourd'hui que si je me mettais en colère contre ma colère lorsque j'étais pasteur et n'acceptais aucun sentiment négatif en moi sans me sentir coupable et m'irriter contre Dieu de cet état de fait, c'est que j'étais esclave d'une définition du bien qui n'était pas celle du Christ, contre qui je me suis d'ailleurs révolté sur ce point même. En y resongeant, je me demande si je ne défiais pas la définition du bien que je m'étais faite à partir de ma compréhension des Écritures plutôt que d'être habité par la pensée de Christ.

J'ai partagé avec une collègue de travail et amie chrétienne l'essence de ce qui précède, notamment sur ce que j'écrivais à propos de transformer le bien que l'on fait en un dieu auquel sans s'en apercevoir nous rendons un culte idolâtre. Cela m'a permis de préciser davantage ma pensée sur ce que je vivais à cet égard. Je me suis peu à peu rendu compte de l'importance de placer Christ entre moi et le bien ou le mal que je fais. Parfois accompagné d'un acte de reconnaissance, d'autres fois d'une demande de pardon. Mais c'est aussi plus que cela, ai-je compris. Il s'agit en fait de placer Christ entre toute parole que je dis ou geste que je pose et moi. Plutôt que de me demander comme premier réflexe si j'étais adéquat ou inadéquat pour la situation, je vois Christ entre cette personne et moi accueillant sans sourciller les lacunes de l'un ou de l'autre dans l'échange. Il en résulte pour moi une acceptation immédiate de la situation telle qu'elle se déploie au moment présent, ce qui repousse la tendance à m'accrocher à une exigence malsaine pour ce que j'aurais dû dire ou faire ou même être. Il en résulte aussi l'élimination des exigences quant aux attitudes de mon interlocuteur à mon égard. Il a tout autant que moi le droit à l'erreur, le droit de m'écorder ou pas, que ce soit involontairement ou non, le droit d'être qui il est et de se trouver là où il se trouve dans sa relation avec Dieu au moment de notre échange.

Ce que je viens de dire est la manière dont la joie vécue moment par moment dans ma vie est générée, en autant que je puisse la comprendre. Je serais porté à croire que ce que je tentais de cerner dans la section de mon mémoire de maîtrise en formation à distance intitulé mon *Rapport à la foi* et que j'appelais « extase », puis décrivais avec force détails, était d'un ordre assez comparable, sans toutefois être identique. Ce dont je parle ici est moins intense et plus constant, moins exceptionnel et plus un vécu d'heure en heure. Je me demande en fait si ce que je décris ici comme aussi ce que je décrivais dans mon mémoire à la Téluc ne font pas tous deux partie de ce que C.S. Lewis associe à la joie dans certains de ses écrits. Quoi qu'il en soit à cet égard, il est certain que l'une et l'autre des situations dont je parle reviennent pour moi à une grande joie. Voilà en bref ce qu'il me tenait à cœur d'écrire – bien souvent au fil des matins avant de vaquer à mes activités régulières du jour. Je remercie Christ, je l'écris comme je le ressens et le vis en ce moment même, pour sa présence entre moi et les contenus de ce livre. J'éprouve très franchement une grande joie des pensées qu'il exprime et d'avoir pu les mettre par écrit.

Un meilleur éclairage sur cette même expérience vécue ?

Il y a eu un point tournant dans ma vie en 2008 qui a changé complètement notre manière d'être chrétiens Nellie et moi, ainsi que notre manière d'interagir l'un avec l'autre. Des gens de notre communauté de foi ont observé le changement qu'ils ont trouvé frappant et en ont été intrigués et encouragés, car ils se sont dit, si Dieu a ainsi transformé Nellie et Daniel, il pourrait aussi nous transformer. Ce qui suit décrit ma propre part de ce changement. Il est adapté d'un courriel expédié à une très ancienne connaissance avec qui j'ai renoué contact en décembre 2013. Je tentais d'y décrire les mêmes événements que ceux décrits trois mois auparavant à la section précédente du présent livre.

Je dirai ceci, comme mon imagination est très fertile, pour le bien comme pour le mal, Dieu est venu y planter une image très dense et très soudaine alors que je faisais une sieste sur l'heure du midi dans mon auto au travail en 2008. J'ai compris cette image comme une invitation à faire un choix dans l'usage de mon imagination, pour la réserver uniquement à ce qui est bon, louable, selon Philippiens 4:4-9. C'était étonnamment vivace; une amie pentecôtiste avec qui je travaillais à l'époque a dit que c'était une vision.

Je n'en sais trop rien, étant un peu frileux pour ce genre de choses. Ce que je sais c'est que là j'ai vu clairement que Dieu me demandait de faire un choix ! Tout de suite j'ai dit « oui Seigneur », je me suis repenti de ce qui était concerné par cette invitation de Dieu. Et je m'en suis tenu à cette ligne directrice chaque jour par la suite jusqu'à aujourd'hui.

Cet événement dont je viens de parler m'a donné l'impression que Dieu en personne me demandait entre quoi et quoi je voulais choisir et que ce choix passait par la repentance ou non de ma part sur un point spécifique. Une semaine ou deux plus tard, j'ai vécu quelque chose comme ce que décrivent certains chrétiens à propos de leur conversion initiale au Seigneur. Certains disent que une minute ils étaient l'ancien eux et que la minute suivante ils étaient tout à fait transformés.

Je ne suis pas en train de dire que je me suis converti en 2008, mais qu'en 2008, ma vie chrétienne a connu un virage important quant à ma capacité d'être heureux en Lui. Une joie que je n'avais pas encore connue s'est mise à faire partie quotidienne de ma vie.

D'ailleurs j'en parle plus haut dans les pages de ce livre : ce qui m'a beaucoup aidé dans cette période est un changement radical d'attitude face à la culpabilité justement. Quand j'ai une attitude mesquine ou lorsque je sais avoir mal agi, au lieu de me morfondre dans le découragement jusqu'à la fin des temps, je dis à cet instant même « merci Seigneur, car c'est très précisément pour ce genre de chose que tu es mort », et cela me remplit tout de suite de joie. Autrefois, c'est comme si un orage envahissait le ciel trois mois de suite. Aujourd'hui, c'est un nuage qui passe sans laisser de trace ni nuire aux activités du plein air spirituel dans lequel Dieu veut que nous nous réjouissons en Lui.

Je voulais dire tout ce qui précède pour que puisse être compris dans quel esprit je me trouve au moment où je parle quant à l'acceptation du pardon de Dieu à mon égard. Je suis vraiment très heureux justement de ce pardon dont je jouis de la part de Dieu. Quelles qu'en soient les circonstances, lorsque l'on investit une période de sa vie à se former pour enseigner les Écritures et exercer un ministère pastoral, puis que l'on se retrouve à côté de cette mission de vie, c'est toujours, je pense, très difficile. Alors peut-être des personnes dans cette situation pourront-elles trouver quelque inspiration à

parcourir le présent essai autobiographique, *Dieu et moi*, ainsi que l'avant-propos de mon mémoire de maîtrise, également publié sur mon site web www.savoiirecroire.ca.

Dans l'un et l'autre de ces textes, j'explore le désarroi qui fut mien au lendemain d'être sorti du ministère pastoral et je dirai que ce mémoire et cet essai sont des éléments de réponse d'une prière que j'avais faite à Dieu il y a longtemps pour que mon histoire soit connue, celle d'une personne qui ne comprends pas ce qui lui arrive quand sa vie se transforme en quelque chose qui paraît ne pas aller dans le sens de servir Dieu. Puisse le présent livre être reçu comme un don que je fais avec toute la tendresse de Jésus-Christ à celles ou ceux d'entre les chrétiens qui ont vécu ou vivent un moment de désarroi ou de déroute dans leur vie, en particulier pour ceux qui se sont formés pour l'œuvre de Dieu.

Quelle est donc la clé du bonheur pour moi qui suis en Jésus-Christ ?

La clé du bonheur si l'on est chrétien ne réside pas dans l'atteinte d'un degré de maturité spirituelle qui ferait de nous une meilleure personne maintenant que l'on a été par le passé, ni dans le fait de vivre ou non des expériences spirituelles extraordinaires.

L'atteinte d'une maturité spirituelle qui me rende capable de faire face aux pires situations de la vie sans perdre pied est une grande source de satisfaction. Mais il s'agit là également d'une source de déception lorsque je m'en sers comme d'un appui, car peu importe le degré de maturité auquel il me semble être parvenu, il y a toujours de temps à autre quelques revers qui m'atteignent dans des zones sensibles et m'ébranlent. Ces revers m'aident à comprendre que mon appui est au mauvais endroit, s'il se situe dans une quelconque confiance placée dans ma nouvelle capacité spirituelle de faire face à tout. Jésus a dit « sans moi vous ne pouvez rien faire ». Oublier cela, c'est m'écarter de Sa voie.

Vivre ou non une expérience spirituelle extraordinaire n'est pas non plus la clé du bonheur pour ceux qui sont en Jésus-Christ, ni l'émotion associée à ces hauts moments, car arrivent toujours des situations tristes qui viennent me démontrer que je ne suis pas aussi solide que je l'aurais cru dans ma capacité de vivre pour Dieu. Ce qui compte alors est de reprendre appui sur Christ, mon rocher, par son Esprit, d'instant en instant.